

Paule Doyon

Faut que je te parle d'Albert



BeQ

Paule Doyon

Faut que je te parle d'Albert

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature d'aujourd'hui*
Volume 45 : version 1.1

De la même auteure, à la Bibliothèque :

La vie à petits pas...

Une histoire n'attend pas l'autre

Windigo

Le livre M

Poésie en images

Rue de l'Acacia et autres nouvelles

Qui ne sut se borner n'a su jamais écrire, disait Boileau.

Vous comprenez pourquoi – alors que les libraires sont inondés de romans inutilement longs – ce roman est court.

Paule Doyon écrit pour faire plaisir et se faire plaisir. Elle vit à Grand-Mère, est... grand-mère de huit petits enfants et a déjà publié beaucoup de livres pour petits enfants et huit petits livres pour grands dont aucun n'est épais.

Il y a en chacun de nous un brin de folie. Peut-être le brin est-il un peu plus gros chez certains. Chez d'autres, il devient dangereux. Il peut aussi être drôle en autant que nous ne sommes pas concernés. Ou bien provoquer de l'angoisse. Alors vaut mieux fuir... ou comme Claire, qui a rencontré un homme bien malaisé à comprendre, rester et en faire un roman. Décrire la folie, c'est décrire le monde. Et décrire le monde c'est déjà l'accepter tel qu'il est. Car à force de regarder les êtres, on finira peut-être par les comprendre... ce qui n'est pas sûr non plus.

Faut que je te parle d'Albert

Les éditions internationales Alain Stanké, 1996.

ISBN 2-7604-0545-1

I

J'ai connu Albert alors qu'il travaillait au bureau de poste où je venais d'être engagée comme commis surnuméraire. D'abord, je remarquai qu'il était toujours le premier arrivé au travail le matin et le dernier parti le soir. À l'époque, il devait avoir environ trente-cinq ans. Il était petit, presque chauve... et presque laid. Mais je n'avais pas moi non plus le physique d'une étoile de cinéma. Je portais de grosses lunettes et mon poids dépassait de pas mal la norme établie pour ma grandeur. Il s'écoula bien une semaine avant que nous échangions une parole. La première phrase qu'Albert m'adressa se rapportait aux timbres : « Avais-je observé le dernier timbre que nous venions de recevoir ? » Les timbres étaient bien la dernière de mes préoccupations. Cependant, je feignis d'examiner avec intérêt la petite vignette qu'il me tendait. J'y discernais un semblant de château à moitié rogné

par une touffe de buissons. « Il s'agit du parlement d'Ottawa », me précisa Albert. « Ah bon ! » fis-je. Mon manque d'enthousiasme dut le dégoûter, car notre première conversation se limita à ces deux courtes phrases. De toute façon, le grand méchant miroir de mon appartement me confirmait, chaque soir, qu'aucun homme ne pouvait s'intéresser à une fille aussi moche que moi ! Mieux valait ignorer cet homme et me plonger, mon plat de croustilles à portée de la main, dans *Les Années Lula*, un roman de Serge Rezvani que j'avais commencé à lire. Au bout de quelques phrases, je me transformais en Lula. J'oubliais mes lunettes, devenais mince, belle comme l'héroïne. J'allais même jusqu'à me sentir follement aimée... jusqu'à ce que je dépose le livre. Alors, mes illusions se dissipaient. Mon esprit se revêtait aussitôt de la grosse Claire de la vie réelle. J'ignorais encore que ce passage, de la fiction à la réalité, pouvait ne pas se faire aussi aisément pour certains. C'est Albert qui allait m'apprendre peu à peu à découvrir l'étrange fonctionnement du cerveau humain.

Albert m'apparut à première vue comme un

homme méticuleux, plutôt affable, d'humeur égale. Même les matins où le froid faisait jurer tous les autres, Albert se présentait encore tout joyeux à son comptoir. À la longue, je finis par ne plus voir sa calvitie, j'oubliai sa petite taille. J'avais besoin d'être aimée. Albert aussi. Après la première remarque sur le timbre neuf, d'autres suivirent sur les vieux timbres. Albert les collectionnait. Il essaya bientôt de me faire partager sa passion pour la philatélie. Pour lui, les timbres étaient de minuscules tableaux, des petits chefs-d'œuvres fragiles qui traversaient les frontières de différents pays pour raconter l'histoire des gens, répandre le nom des personnages célèbres, des fleurs rares, des oiseaux. L'exploit du premier vol transatlantique avec été commémoré par l'émission d'un timbre où figuraient l'avion et les noms des pilotes, Alcock et Brown. Qui connaissait encore les noms de ces deux héros, à part les philatélistes ? me demandait Albert. Louis Riel, Stephen Leacock, Émile Nelligan, l'histoire, la littérature, la médecine, la navigation, les sports, la faune, la flore de tous les pays... aucun souvenir important

ne leur échappait. Hélas ! toute cette mémoire glissait chaque jour entre des doigts indifférents, se désolait Albert. Il avait raison. J'avais moi-même porté si peu d'attention à ces minuscules images. Je voyais à peine que ce n'était pas toujours le portrait de la reine qui était dessus. Et je n'osais pas lui avouer que, malgré ce qu'il en disait, sa collection de timbres éveillait encore seulement en moi l'espoir qu'il m'invite à son appartement sous le prétexte de me le faire admirer. Mais il se contentait de me décrire son appartement. Le dernier au bout d'un long couloir de marbre, au troisième étage d'un édifice moderne de la haute ville. Il y accédait par un luxueux ascenseur. Un mur du salon était entièrement en verre, avec vue sur le fleuve. Les trois autres murs étaient tapissés d'un papier peint à motifs de fleurs rose pâle. Il y avait cinq cent quatre ou cinq cent cinq, ou peut-être bien... seulement quatre cent quatre-vingt-dix-neuf fleurs. Chaque fois qu'il les comptait, il arrivait jamais au même résultat, disait-il. Même chose pour les feuilles où, après mille, il s'y perdait. Quant aux minuscules étamines, elles étaient si

nombreuses qu'il avait dû renoncer à essayer de les dénombrer. Enfin il me décrivit son appartement avec une telle minutie, que je finis par en connaître la teinte exacte de chacun des murs et des plafonds, la forme des fenêtres, la couleur des rideaux et jusqu'au nombre de leurs plis, la texture de tous les tapis, le dessin de chaque tissu qui recouvrait chaque meuble, de même que le design du moindre guéridon. J'eus droit à une description détaillée de toutes les lampes, cendriers, tableaux, bibelots. De sorte que je pouvais reconstituer l'appartement dans mon imagination, mais mon corps n'était jamais invité à en franchir la porte ! Ce somptueux logement lui coûtait les deux tiers de son salaire, ce qui le forçait à se contenter de la vieille petite Renault qu'il utilisait pour ses déplacements. Elle était passablement rouillée, mais ce n'était pas demain qu'il allait pouvoir se payer une belle Corvette blanche... Mes préjugés éveillèrent une inquiétude... Et si Albert était homosexuel ? Si le seul homme qui commençait à s'intéresser un peu à moi... Heureusement je fus bientôt rassurée.

Car à force de me raccompagner de plus en

plus près de chez moi, Albert finit par y entrer... et à y passer la nuit. Malgré qu'il fût chauve, de petite taille, et pas exactement l'homme dont j'avais rêvé, je finis par être presque heureuse avec lui. Pendant un certain temps. Jusqu'à ce que je m'approche du mystère de sa vie.

*

Étrangement, chaque fois qu'il me parlait d'Armand, Albert finissait par sombrer dans la mélancolie. Son ami était beau et grand. Et naturellement il plaisait à toutes les femmes. De plus, selon Albert, cet ami vivait dans un luxe extravagant. Je crus même un moment qu'il en était jaloux et entrepris de le reconforter. Mais Albert se défendit violemment d'éprouver un tel sentiment. Au contraire, m'assura-t-il, toutes les bonnes choses qui arrivaient à Armand le rendaient aussi heureux que si elles lui étaient arrivées à lui-même. Une amitié aussi authentique m'édifiait. Et cette amitié remontait à leur jeune âge.

Avec le temps Albert se révéla de plus en plus à moi. Il me parla de son enfance, de sa pauvreté... le pire pour lui avait été le divorce de ses parents. Il habitait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre ; il trouvait la vie triste. Il se sentit malheureux jusqu'au jour où il rencontra Armand. Alors ils devinrent vite des amis inséparables et cette amitié durait depuis trente ans. Je l'écoutais. Je n'avais jamais connu un sentiment comparable. Peut-être n'avais-je jamais rencontré une seule véritable amie ? Une amie qui serait demeurée mon amie – même quand elle n'aurait plus du tout eu besoin de moi. Albert, lui, vivait ce sentiment profond. Et je commençais à le lui envier.

*

La grise petite Renault rouillée dans laquelle Albert me promenait pendant les week-ends nous posait presque toujours des problèmes. Parfois, une courroie sautait, ou bien un bruit inquiétant s'échappait du moteur. Chaque fois, le même

garagiste nous voyait arriver, désespéré de nous reconnaître. Avant qu'Albert puisse remplacer le phare éclaté, dont le prix excédait la valeur marchande de l'auto, nous avons dû pendant plusieurs semaines exécuter des détours extravagants pour éviter les contraventions. Stationnée, elle nous emmerdait encore (pour parler dans sa langue) en marquant de plaques d'huile les endroits où nous l'avions un peu trop fait attendre. Je me demandais pourquoi Albert gardait ce véhicule dont la carrosserie tenait par miracle et qui lui coûtait plus cher en réparations que les paiements d'une auto plus récente. Albert semblait aussi fidèle aux choses qu'aux êtres. N'avait-il pas le même ami depuis l'enfance ? Je me disais que si je parvenais à me faire aimer de lui, il m'aimerait longtemps.

Nous parcourions les campagnes, piqueniquions le long des routes pendant que la petite Renault pissait son huile dans l'herbe et continuait de rouiller. D'autres jours, quand la Renault était assez en état pour s'éviter des contraventions, Albert me faisait visiter les coins de Québec où il avait grandi. De vieux quartiers

qui n'avaient presque pas changé. À peine un peu plus délabrés. Un jour, il m'amena sur les plaines d'Abraham en disant que c'était là qu'il avait rencontré Armand pour la première fois.

Alors que je regardais l'immense pelouse bosselée, en m'imaginant entendre encore la phrase célèbre de Montcalm mourant : « Tant mieux je ne verrai pas les Anglais dans Québec », Albert m'entraîna vers un bouquet d'arbres. Je connaissais la réputation des plaines, aujourd'hui on n'y faisait plus la guerre, mais l'amour. Je crus d'abord qu'Albert... Le soleil allait se coucher, le gazon devenait presque rose, dans quelques minutes l'ombre nous voilerait...

– C'est là ! dit-il, en me montrant un coin de pelouse. Je le regardai sans comprendre.

– J'étais juste là ! reprit Albert, en me désignant un point précis sous les arbres, c'est là que j'ai rencontré Armand la première fois. J'avais cinq ans, poursuivit-il, je venais d'assister à une violente querelle à mon sujet entre mon père et ma mère. J'avais saisi que ni l'un ni l'autre n'apprécierait vraiment d'assumer ma

garde cet été-là. Tous les deux avaient des projets que ma présence contrecarrerait. Je me sentais rejeté, trahi, doutant de l'amour qu'on disait me porter. J'en étais tellement malheureux, que je désirais mourir... Mais je ne savais pas comment on meurt à cet âge... Assis sur ce gazon, ici, je pleurais, je pleurerais jusqu'à ce que j'en meure ! Je ne voulais pas demeurer seul dans ce méchant monde...

Et Albert devant moi avait éclaté en sanglots. J'avais entouré sa tête de mes bras en lui murmurant qu'il n'aurait pas dû revenir à cet endroit...

Alors il s'était écarté brusquement de moi et avait repris son aplomb.

– Excuse-moi, m'avait-il dit, je suis ridicule... et c'est à ce moment, avait-il ajouté, qu'était arrivé Armand...

Armand avait le même âge qu'Albert. Il s'amusait avec un petit camion qu'Albert avait longuement admiré la veille dans une vitrine. Ils avaient passé le reste de la journée ensemble à jouer et à se promener dans les alentours. Selon

Albert, Armand était un enfant très aimé et très gâté par ses parents, il obtenait d'eux tout ce qu'il désirait.

« Armand m'a vraiment aidé à traverser mon enfance », avait alors conclu Albert.

– C'est heureux pour toi, avait-je répondu, d'avoir pu trouver un tel compagnon !

Je me souviens qu'Albert continuait de regarder au loin, vers le grand champ des plaines. Je savais que ce n'était pas la bataille des Anglais contre les Français qu'il voyait s'y dérouler... mais les images de son enfance, de ses peines et de ses jeux.

– Il est inutile de t'appesantir sur le passé, lui avais-je dit, tu ne peux rien y changer. Seul l'avenir peut être modifié. Beaucoup d'enfants avaient eu une enfance aussi malheureuse que la sienne sans que cela les empêche d'être heureux plus tard. Lui avait au moins la chance d'avoir rencontré un véritable ami. Cela ne m'était jamais arrivé.

Albert demeurait silencieux. Nous avions

marché encore quelque pas... et finalement il avait repris :

– Oui, sans doute, c'est un bienfait pour moi d'avoir Armand.

II

Il ne se passait pas un jour sans qu'Albert m'entretienne de sa passion pour les timbres. Au début, me dit-il, ce n'était pas vraiment sérieux, il conservait seulement ceux dont la vignette lui paraissait plus originale que les autres. Mais son travail aux Postes avait stimulé son intérêt. Chaque fois qu'un timbre neuf était émis, il l'ajoutait à sa collection. Puis, il apprit qu'il pouvait échanger des timbres avec d'autres collectionneurs. Alors il acheta des timbres par paquets et se mit à correspondre avec divers philatélistes. Il postait pas moins de quinze lettres par semaine et en recevait autant. Il me montra des tas d'enveloppes qui portaient des estampilles de tous les coins du monde. Un jour, il avait même découvert un timbre qui comportait une erreur, me confia-t-il. Ce timbre valait donc une petite fortune. Hélas ! il avait tout à coup disparu de son album... Armand était le seul, à part lui, à

connaître l'existence de ce timbre et sa valeur... C'est à la suite de cette disparition qu'il avait vu arriver Armand avec une Corvette.

Je crus comprendre pourquoi, en parlant d'Armand, il devenait songeur.

– Comment peux-tu le considérer comme ton meilleur ami ? m'étonnai-je, il est clair que c'est un voleur !

– Armand est le type d'homme à conduire une Corvette, me répondit Albert, il lui en fallait une...

J'étais renversée d'entendre qu'il n'était même pas furieux de s'être fait voler par son meilleur ami. Et pendant que ce faux ami roulait en Corvette, achetée manifestement avec les fruits de ce vol, il devait, lui, rafistoler une auto tout juste bonne à être vendue pour ses pièces... et encore.

– Moi, grinçai-je, je l'aurais fait jeter en prison.

Albert parut scandalisé.

– Tu le juges mal, me reprocha-t-il, il avait

besoin de cette auto... Puis, me regardant soudain avec application, tu lui plairais... ajouta-t-il, tu lui plairais sûrement !

Albert m'étonnait de plus en plus.

– Je ne crois pas ! fis-je, convaincue que son « bel Armand » ne m'aurait accordé aucun regard.

– Toutes les femmes l'aiment... poursuivit Albert, en m'examinant attentivement.

– Vraiment ? alors il doit sûrement être déjà marié !

Albert se redressa, en colère :

– Marié lui ? Jamais de la vie ! Jamais il n'a été marié ! Je m'excuse, fit-il aussitôt, en baissant la voix pour baragouiner quelques mots qui m'échappèrent.

Je ne comprenais pas pourquoi cette simple phrase avait provoqué une réaction si violente chez lui. Je l'examinai à mon tour. J'essayais de démêler mes sentiments du moment à son égard. Albert me regardait de nouveau avec attention.

– Si tu maigrissais un peu, fit-il, tu as une

belle figure... sûr que tu pourrais plaire à Armand...

Je sursautai. Il se moquait de moi ? J'allais devenir furieuse... Plaire à Armand ?... Il plaisantait ?

– Je ne plaisante pas, poursuivit Albert, enlève ces lunettes ! (sur ce, il me retira mes verres). Il faut que tu maigrisses ! Sans ces lunettes, et plus mince, tu seras la femme idéale pour lui...

Je lui arrachai mes verres et les replaçai sur mon nez.

– Je suis myope et ne vois rien sans lunettes ! sanglotai-je. Albert venait d'avouer qu'il me trouvait grosse. Mais surtout, je découvrais qu'il n'éprouvait pas le moindre sentiment pour moi. Je ne comptais pas plus pour lui que le timbre qu'il s'était laissé voler... peut-être même moins. Il n'essayait pas de me consoler. Il ne comprenait pas mon humiliation et répétait :

– Il faut absolument que tu maigrisses... pour devenir la femme d'Armand.

Je lui ordonnai de sortir. Car il était chez moi.

Ma douleur était grande, même s'il m'avait semblé, le moment précédent, que je n'aimais pas Albert tant que ça. Je passai plusieurs jours sans lui adresser la parole. Au travail, les employés nous observaient en chuchotant. De temps en temps, Albert me jetait un regard en coulisse. Au bout d'une semaine, je lui permis de me reconduire chez moi. J'avais pris une décision. Je fis semblant de ravalier mon orgueil. Ses paroles étaient peut-être... une façon maladroite d'avouer qu'il m'épouserait si j'étais plus mince ? Donc, je maigrirais. Pour cela, j'entrerais chez les *Weight Watchers*. Je ne lui en dirais rien. Je deviendrais mince. Eh oui !... et je plairais peut-être même à son ami Armand. Et tant pis pour ce benêt d'Albert ! dont je me contenterais encore pour un temps – le temps de me refaire. Ensuite, je ne manquerais pas de lui recommander, avant de le plaquer là, d'essayer à son tour... de se faire pousser les cheveux !

*

Je fus accueillie chaleureusement au sein des *Weight Watchers*. Je racontai à ces femmes l'affront dont j'avais été victime. Toutes m'encouragèrent dans mon projet de vengeance. Cependant, il était vrai que je serais bien jolie après avoir perdu quelques kilos, m'assurèrent-elles. Armand n'avait qu'à se bien tenir !

*

Albert s'apercevait que je maigrissais, mais au lieu de me féliciter, à ma stupéfaction il n'abandonnait pas son idée première : « Je crois de plus en plus, s'entêta-t-il, que tu seras la femme rêvée pour Armand. » Si j'avais eu des ongles, je l'aurais griffé. Cela renforçait encore ma volonté de maigrir. Albert aurait ce qu'il demandait.

– J'aimerais savoir quand tu vas me le présenter ! lui répondis-je, pensant le provoquer.

– Il te faudra d'abord enlever ces verres... te faire teindre les cheveux et apprendre à mieux te

maquiller avant de le rencontrer, me répondit ce mufle.

– Eh bien oui ! je le ferai, fis-je, au comble de la rage. S’était-il lui-même regardé une seule minute dans une glace ? lui lançai-je à la figure.

Ce fut comme éclabousser un mur.

– Je ne suis pas du tout concerné, répliqua-t-il calmement. Il s’agit pour toi de plaire à Armand. Je crois qu’il est temps pour lui de se marier...

– ... et si je ne lui plais pas malgré tout ? fis-je, exaspérée.

– Tu vas lui plaire ! affirma Albert, l’air convaincu.

Que lui avais-je donc fait pour qu’il me traite de cette façon ? Nous avons, au début, vécu de belles heures ensemble. N’éprouvait-il pas un peu d’attachement pour moi ? Je ne comprenais pas. Son amitié pour son ami était-elle si profonde, qu’il était prêt à tout lui sacrifier. Même la seule femme qui s’intéressait à lui ?

*

Après cette répugnante conversation, je passai trois semaines avant de réinviter Albert chez moi. J'eus le temps de lire *Les Années Lula*. Bientôt, je serais assez mince pour être une femme aimée moi aussi. J'entrepris, sans plus d'envie pour Lula, *Les Années lumière*. Je portais mes nouvelles lentilles cornéennes qui flottaient encore un peu dans mes yeux et me rendaient la lecture difficile, mais j'étais tellement plus belle ! Il ne me restait que quelques kilos à perdre. Ce ne serait pas long. Dans mon miroir, devenu gentil, une fille mince me regardait chaque soir en rentrant : c'était moi, Claire. Armand pouvait se présenter. Les copains de travail m'appelaient déjà « la belle Claire ». Les années lumière s'en venaient. Quant à Albert... merde ! Il devait sûrement s'émerveiller de la transformation qui s'était opérée chez moi... je ne pesais plus que cinquante-sept kilos. Dans la rue je suivais longuement, amoureuxment, mon reflet dans les vitrines. J'en étais même arrivée à plaindre les grosses femmes qui n'avaient pas eu la chance de rencontrer un homme – aussi mufle qu'Albert –

pour les forcer à accomplir mon exploit. Cet Albert qui, en fin psychologue, me disais-je, devait noter, satisfait, les sublimes résultats de ses ignobles paroles. Car plus le temps passait, moins je devenais dupe, m'imaginai-je. Bientôt ce serait lui, et non pas Armand, qui me ferait la grande demande. Je l'attendais.

*

Quand il fut bien établi que, trop heureuse de ma nouvelle apparence, la grosse Claire ne risquait plus jamais de refaire surface, j'annonçai à Albert que j'étais prête : il devait maintenant me présenter Armand. Je m'attendais à des protestations de sa part, suivies d'une révélation de ses motifs véritables. J'aurais droit à une brûlante déclaration d'amour. Il implorerait mon pardon pour avoir employé une méthode aussi mesquine pour me transformer en la femme qu'il désirait épouser...

Ma langue trépidait d'impatience. J'avais hâte

de débiter à Albert toutes les injures que j'avais retenues depuis la première minute de son offusquante proposition. Mais... en même temps j'éprouvais une bizarre incertitude... Jusqu'à son infâme projet, Albert ne s'était-il pas toujours montré correct ? Et ce sentiment s'accroissait encore au moment où j'insistai pour rencontrer Armand. Car Albert ne sursauta même pas.

– Je suis même prête à l'épouser demain matin ! ajoutai-je pour le pousser vraiment à bout. Comme les voyages décidés en dernière minute, un mariage improvisé sera peut-être plus intéressant que... continuai-je d'envelopper d'une brumeuse aura de paroles mon humiliation de ne pas le voir protester.

– Votre mariage fut un échec ! trancha curieusement Albert, vous êtes déjà divorcés... Armand vient tout juste de me l'apprendre.

Il se tenait là – parfaitement sérieux – devant moi et prononçait cette phrase absurde : « Armand venait de lui apprendre notre divorce. » Je n'avais pas encore rencontré Armand, je n'avais pas pu l'épouser ? Quel jeu

stupide était-ce ? Je regardai Albert. Son visage exprimait une singulière, mais sincère compassion. Je m'attendris.

– Pourquoi avoir inventé ce scénario ridicule ? fis-je. Ma rancune fondait. Pauvre maladroit ! susurrai-je, à la place des affreuses injures mijotées. Ton ami ne m'intéresse pas... je le déteste même pour la façon dont il s'est conduit déjà envers toi. Je faillis ajouter : « il est encore plus mufle que toi ! » mais je me rappelai à temps le fameux principe psychologique : *il faut toujours s'efforcer de comprendre ce que l'autre a voulu nous dire, plutôt que de s'offusquer de la façon dont il l'a dit.* Bientôt j'eus mes mains dans les siennes, puis mon front contre le sien... et toutes mes méchantes pensées commencèrent à se retourner contre moi... qui crus soudain avoir compris qu'Albert avait simplement cherché à savoir si c'était lui seul qui comptait pour moi.

Nous avons passé la nuit ensemble. Je m'attendais à ce qu'il me demande enfin de l'épouser. Il n'en fit rien. À l'âge d'Albert, me disais-je, on devient craintif... le souvenir du

divorce de ses parents devait le rendre hésitant. Après tout, nous étions heureux comme ça. Même si on ne vivait pas l'éblouissant amour matrimonial des *années-lumière*. Simplement, peut-être, parce que notre imagination ne parvenait pas, comme celle de Rezvani, à élever nos sentiments plus haut qu'ils n'étaient.

Au bureau de poste, les employés parurent heureux de notre réconciliation. Je n'avais confié à aucun d'eux la cause de notre discorde. Ils ignoraient les raisons qui m'avaient poussée à maigrir. C'était, à part Marielle, tous des hommes. Des hommes qui, maintenant, enviaient Albert. Seule Marielle, à cause de son étrange clairvoyance, essaya de me détourner de lui. – Maintenant je pouvais espérer beaucoup mieux que ce vieux garçon chauve ! selon elle. Et puis, elle le trouvait bizarre... Il devait y avoir chez lui quelque chose qui ne tournait pas rond... mais elle ne pouvait préciser au juste ce que c'était.

– Avait-elle lu cela dans les cartes ? lui avais-je demandé. Car Marielle aurait fort bien pu être une cartomancienne... avec ses cheveux si noirs,

si tirés en chignon, et ses grands yeux, si en amandes.

– Non, me dit-elle, mais les hommes aussi laids cachent souvent des problèmes psychologiques. Je devais me tenir sur mes gardes en tout cas, elle en avait vu dans sa vie des choses...

Heureusement qu'elle ne savait pas tout à propos d'Albert ! J'avais bien fait de ne rien lui raconter... elle aurait insisté davantage pour me convaincre de rompre. Mais j'avais bien réfléchi et observé mon entourage : je constatais que les hommes les plus beaux ne rendaient pas nécessairement les femmes plus heureuses. Tandis que les laids me paraissaient plus stables. (Peut-être parce que moins de femmes leur tournaient autour.) Albert était laid... donc, il m'aimerait longtemps. Ne gardait-il pas sa petite Renault contre tout bon sens ? Mes amies des *Weight Watchers* me sermonnèrent elles aussi. Elles auraient souhaité que je maintienne ma première idée de vengeance. Elles ne comprenaient pas mon comportement. Mais elles

ne connaissaient pas Albert comme je prétendais le connaître. Ma vie m'appartenait, c'était à moi seule de décider qui j'aimerais. D'ailleurs, chacun sait qu'il n'y a que dans les romans, que les hommes et les femmes se comportent d'une façon logique. Moi, je n'étais pas un personnage de roman.

*

Je connaissais Albert depuis au moins deux ans, quand il m'invita enfin à venir chez lui. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, je n'avais pas encore visité son appartement qu'il m'avait si minutieusement décrit. Pour la millième fois j'avais exprimé le désir de feuilleter ses albums de timbres et, à mon étonnement, cette fois il accepta. Il me dit qu'il lui était difficile de le faire parce qu'il ne vivait pas seul, Armand habitait avec lui. Nous n'avions pas reparlé d'Armand depuis mon imaginaire mariage et mon fictif divorce prononcé par Albert. Je fus surprise et troublée par cette

révélation, j'allais peut-être enfin rencontrer ce... Albert coupa court à mes fantasmes. Il dit qu'Armand serait sorti. Je ravalai une vague déception. Je visiterais simplement l'appartement d'Albert. Mais à peine assise dans la petite Renault, je commençai à m'étonner. Albert se dirigeait vers la Basse-ville. Il avait pourtant prétendu habiter la Haute-ville. Je ne dis rien, croyant qu'il accomplissait un détour avant de rentrer. J'ouvris la radio, j'entendis le concert habituel de craquements. Je la refermai aussitôt. Elle ne s'améliorait pas la petite Renault !

– Bah ! il pleut, fit Albert pour excuser les craquements.

Ma surprise augmentait, Albert stationnait maintenant devant un vieil édifice... Il ouvrit la portière et m'invita à descendre. « Est-ce bien ici ? » interrogeaient mes deux yeux. Mais Albert évitait mon regard. Il m'entraîna vers les escaliers. Il y en avait trois, trois étages. Je me demandais où était passé son luxueux ascenseur. « C'est bien ici que tu habites ? » fis-je. « Oui, oui », répondit Albert, parfaitement à l'aise. Je

crus comprendre pourquoi il ne m'avait pas invitée avant : j'étais trop grosse pour gravir tous ces escaliers ! Essoufflée, j'arrivai devant la porte et entrai dans une étroite cuisinette. Une vieille table recouverte d'une voyante nappe en plastique et quatre chaises y occupaient tout l'espace. Une étroite fenêtre donnait sur la corde à linge où séchait une grande serviette rayée. Albert m'entraîna au salon. Je m'assis sur le divan bosselé. Albert prit place dans le vieux fauteuil en face de moi. Je fixais les deux oiseaux aux plumes écarlates sur le calendrier de bambou accroché au mur derrière lui, et ne cessais de relire mentalement l'annonce : ALLAN LU – SPÉCIALITÉS CHINOISES. J'étais mal à l'aise. Ne sachant trop comment m'y prendre pour briser le silence qui commençait à devenir embarrassant, je dis bêtement :

– Il s'agit bien du calendrier du restaurant chinois situé près du bureau de poste...

– Oui, fit Albert, mais c'est celui de l'an passé. Il le gardait parce qu'il aimait les deux oiseaux. Il se leva et alla vers la chambre dont il

laissa la porte entrouverte. J'y voyais un seul lit. Armand couchait donc avec lui ? Albert revenait avec ses albums, qu'il déposa avec précaution sur une table basse en face de moi.

J'osai enfin lui demander s'il avait déménagé... car ce n'était pas exactement l'appartement dont il m'avait parlé.

– Bof ! fit-il, je t'avais simplement décrit celui d'Armand. Il n'y a pas grand mal à ça !

– Mais tu m'as dit qu'il habitait avec toi ? fis-je, de plus en plus perplexe.

Albert cherchait lequel de ses albums il allait me montrer en premier.

– Armand ne vit avec moi que depuis son divorce... me dit-il, il a de la difficulté à passer à travers cet échec.

– Il s'est donc vraiment marié ?

Albert leva vers moi des yeux pleins de reproches.

– Il me semble que tu devrais être au courant ! s'énerma-t-il.

Je ne comprenais pas comment les vraies affaires matrimoniales d'Armand pouvaient m'être connues. Peut-être avait-il épousé une de mes amies... que je n'aurais pas revue depuis ? Je commençai à examiner les timbres. Albert s'était calmé et m'expliquait chaque vignette en me tendant sa loupe pour que je puisse en admirer tous les détails :

– Tu vois celui-ci... et celui-là et... cet autre. Attends !... celui dont je t'ai parlé... avec l'erreur... le voilà ! s'anima-t-il, examine bien le « P » de « Postage », tu verras : ce n'est pas un « P », mais un « F » !

Il me tendit de nouveau sa loupe afin que je puisse voir l'erreur. Mais l'erreur pour moi n'était pas tant sur le timbre que dans ses paroles. Ne se l'était-il pas fait voler ? L'histoire d'Armand et de la Corvette ? Je commençais à trouver Albert passablement menteur. J'ai horreur du mensonge. Avec les menteurs on ne sait jamais où on en est. C'est comme avec les rêves, ils changent continuellement de discours et on s'y perd. Si Albert était menteur, je...

– Tu ne le vois pas le « F » à la place du « P » ? me demandait-il excité, tu ne le vois pas ? Regarde bien !

Je regardais, mais les lettres se brouillaient... J'étais désorientée.

– Pourquoi m'avoir dit que tu t'étais fait voler ce timbre ?... Et ton ami Armand ?... Sa Corvette ? Est-ce un autre de tes mensonges ?

– C'est la vérité ! C'est bien la vérité, reprit Albert. Armand s'est acheté une Corvette. C'est la seule auto qui lui plaît, je ne pouvais pas l'en priver. D'ailleurs, il a toujours obtenu ce qu'il voulait... sauf l'amour, naturellement.

– Mais je ne comprends pas, fis-je, le timbre est toujours là.

Albert tourna plusieurs pages.

– Regarde ceux-ci ! me dit-il, ils viennent d'Égypte. Il tournait les pages, j'entendais tomber des mots : cote ; dessin ; dentelure ; marge ; spatule ; charnière ; cristal ; brucelles ; filigranoscope ; ondantomètre, sans leur accorder plus de signification qu'à des gouttes de pluie.

Marielle avait raison. Albert se révélait trop bizarre. Bien menteur en tout cas. J'aurais voulu m'en aller. Enfin, il proposa de descendre manger au petit restaurant d'en face. J'essayais de contrôler mes émotions. Je devais avoir mal compris Albert, l'avoir mal écouté. Je redescendis lentement les trois étages.

Dans le snack-bar, je regardai Albert dévorer trois hot-dogs et boire un coca-cola. Tout me semblait redevenu normal. Il commanda des frites. Je retrouvai mon aplomb. Nous sommes remontés à son appartement.

– Grimper cet escalier chaque jour constitue un bon exercice ! fis-je, en atteignant le troisième palier. J'étais parvenue à la conclusion qu'Albert devait posséder un sacré sens de l'humour... et je me laissai absorber par l'idée romanesque que pour la première fois, nous dormirions ensemble dans son lit.

Ce n'est qu'au moment où je me glissai sous les couvertures, que je sentis remonter en moi l'angoisse...

– Est-ce qu'Armand et lui dormaient dans le

même lit ?

– Le plus souvent, je dors sur le divan, me répondit Albert.

Avant de m’abandonner dans ses bras, je pensai encore une fois qu’il traitait son ami bien mieux que lui !

*

Nous étions couchés depuis une bonne heure. Albert fumait tranquillement, étendu sur le dos. L’enseigne de l’hôtel d’en face éclairait le lit... et j’imaginai un clair de lune. Soudain, d’une voix calme, Albert déclara :

– Armand est ici...

– Je n’ai entendu personne entrer, fis-je, tu te trompes...

– Je ne me trompe pas, répondit Albert, en continuant paisiblement de fumer, il est à côté de moi, il nous a vus... c’est ce que je voulais.

Je m’assis brusquement dans le lit et allumai

la lampe. J'avais donc affaire à un détraqué qui avait invité son ami à nous regarder faire l'amour ! J'étais furieuse et décidé à ne plus jamais revoir Albert de ma vie. Marielle avait raison.

– Où se cache-t-il ? fis-je en courant ouvrir la porte de la garde-robe.

– Il est ici dans le lit avec nous... répondit Albert, parfaitement sérieux.

Je l'examinai. Il fumait toujours calmement, et m'indiquait l'emplacement vide à côté de lui...

– Bien sûr, tu ne le vois pas ! fit-il. Je crois bien que je suis seul à le voir... soupira-t-il, déçu.

Abasourdie, je m'assis sur le bord du lit.

– Tu plaisantes ? Mais en regardant l'expression de son visage, je compris qu'il ne plaisantait pas du tout. J'avais du mal à croire que j'étais bien éveillée, que j'étais réellement dans la vie... Dieu qu'en ce moment je me serais crue en train de rêver ! Que j'aurais aimé être en train de rêver !

III

Jamais je n'oublierai cette nuit où Albert me dévoila l'être énigmatique qu'il était. Médusée, je demeurais figée sur le bord du lit comme sur la pointe d'une falaise. Une gigantesque vague d'angoisse menaçait de m'engloutir. J'étais effrayée par ce gouffre – qu'était devenu soudain pour moi l'esprit d'Albert... je devais m'écarter lentement de lui, prendre garde à chacun de mes gestes, à chacune de mes paroles, me semblait-il. Aussi, faisant semblant de bâiller le plus naturellement que je pus, je me levai doucement et tâchai de dire sans trembler : « que j'allais dormir le reste de la nuit sur le divan... »

Jusqu'au matin j'essayai de discipliner mes pensées afin de retrouver mon aplomb. Après tout, me disais-je, je côtoyais Albert depuis deux ans. Le fantôme d'Armand avait toujours été présent entre nous. Même si je ne m'en rendais pas compte. La situation, en réalité, n'était en

rien changée. Pourquoi m’effrayer ? Rien n’était différent. À part que, maintenant, je savais. Mais j’avais beau me raisonner, je demeurais profondément bouleversée par l’image de l’être invisible qui se dressait entre nous. Rien ne peut tuer plus rapidement l’amour que l’on éprouve pour un être, que l’ombre du déséquilibre mental qui recouvre soudain cet être. Toute la nuit, je réfléchis sur l’attitude à adopter. Est-ce que je devais abandonner Albert à lui-même... ou bien essayer de comprendre son étrange comportement et l’aider ? Après ma nuit d’insomnie, au petit matin je l’entendis se lever. Quelques minutes plus tard il est venu m’avertir que le café était prêt. Je m’efforçais de paraître détendue. Albert ne semblait pas se rendre compte de son comportement anormal de la nuit précédente. Enfin, j’arrivai à me dominer assez pour lui demander si Armand déjeunait avec nous.

– Non, il est reparti, fit-il. Je voulais seulement qu’il nous voit ensemble, qu’il voit ce qu’il ne pourra jamais avoir... c’est pourquoi vous avez divorcé d’ailleurs... votre mariage ne pouvait pas

être consommé.

J'étais complètement ahurie.

– Tu l'as imaginé marié avec moi ? fis-je, d'une voix que je voulais sans tremblement, et tu as imaginé notre divorce ensuite ? Tu as beaucoup d'imagination !

– Je n'ai rien imaginé, me répondit Albert, entre deux gorgées de café, Armand t'a épousée. Si votre mariage se révéla être un échec, je n'y peux rien moi... je l'avais averti, mais il tenait absolument à se marier.

Ce discours absurde me renversait. Je ne savais plus quoi ajouter. Plaisantait-il ?... Qui était exactement cet Armand ? Jamais je n'avais eu vent d'une histoire semblable... Je voulais qu'il m'explique...

Alors, Albert remonta jusqu'à la création de ce personnage. Je l'écoutais en m'efforçant de dissimuler mon effarement. Il revint à ce jour où, enfant, il avait cru avoir perdu l'amour de ses parents. Et je compris que son cerveau – profondément perturbé par cette découverte –

s'était créé ce personnage imaginaire pour survivre. Ce personnage, dont il croyait à l'absolue réalité. Ce compagnon qui concrétisait ses rêves les plus fous, sans qu'il ait besoin de rien changer au conformisme de sa propre vie. C'est pourquoi, sans doute, il l'avait imaginé volant le timbre rare pour acheter une Corvette. Ainsi, il conservait le timbre et s'appropriait quand même la Corvette dans son imagination.

– Ton ami Armand est sûrement un homme parfaitement heureux, fis-je, ne voulant pas laisser paraître que je considérais Armand comme un fantôme.

– Pas parfaitement... me répondit Albert, énigmatique, il ne connaîtra jamais l'amour... jamais il ne connaîtra l'amour ! répéta-t-il, presque furieux.

J'essayai de respirer naturellement, comme s'il venait de me parler d'une chose vraisemblable, d'une histoire sentimentale ordinaire, ou même, d'une amitié particulière... qui m'aurait paru mille fois moins déroutante que cette histoire-là.

*

Je ressentis un immense soulagement quand Albert m'eut enfin reconduite au bureau. La lourde atmosphère, que je traînais depuis son appartement, se dissipa. En reprenant équilibre dans le monde de la normalité (me semblait-il), je n'étais plus effrayée par les fantasmes d'Albert. Armand devenait soudain un personnage quasi amusant, dont j'aurais aimé parler avec quelqu'un d'autre qu'Albert.

Depuis que j'avais commencé mon régime amaigrissant, j'avais pris l'habitude d'apporter au travail quelques fruits pour remplacer mon lunch habituel. Je constatai, avec bonheur, que Marielle en faisait autant. Elle avait ses fruits dans son sac à main et me proposa d'aller les manger avec elle dans le parc voisin. J'acceptai. J'avais besoin d'une présence – peut-être même d'une confidente. Marielle était plus âgée que moi, et « elle en avait vu des choses dans sa vie ! » Aurait-elle vu aussi celle-là ? Je l'espérais, car je

ne savais plus quelle attitude adopter envers Albert.

*

Marielle, malgré sa grande expérience de la vie, m'écouta avec un air parfaitement ahuri. Elle en connaissait des histoires, mais une histoire comme celle-là !... jamais elle n'en avait entendue. « Je savais bien aussi que quelque chose ne tournait pas rond chez cet homme, avoua-t-elle, ce n'est peut-être pas charitable à dire, mais souvent les êtres qui nous paraissent bizarres, eh bien ! ils le sont. »

Marielle continuait de manger ses fruits et paraissait beaucoup réfléchir. Mon histoire finalement lui avait coupé la parole. Elle devait chercher dans ses souvenirs, ou dans sa science secrète, une explication possible au comportement d'Albert. Elle s'était ralliée depuis peu à une secte religieuse et était devenue très superstitieuse. Quand j'avais commencé à me

maquiller, elle m'avait tout de suite avertie du danger que je courais : le maquillage m'attirerait des influences négatives. Voilà que c'était fait ! devait-elle penser. Quand elle eut assez réfléchi, elle tenta de m'expliquer ce qu'il en était :

– Vois-tu, Claire, il se peut qu'Armand existe réellement. Il existe en effet une quantité d'entités que nous ne pouvons pas voir... Nous sommes entourés de ces esprits invisibles, que la plupart d'entre nous ne distinguons pas... Mais ils sont là ! et peuvent influencer notre comportement. Albert doit être une espèce de clairvoyant, il voit une entité : Armand.

– Tu crois qu'Armand existe pour vrai et qu'il nous a regardé tranquillement faire l'amour ? Tu crois ça Marielle ?

Marielle réfléchit encore et reprit :

– Je ne sais pas... mais c'est possible... je t'avais averti pour le maquillage... Armand vient sûrement d'un monde négatif pour avoir une curiosité aussi malsaine.

– Mais... protestai-je, c'est Albert qui tenait à

ce qu'il nous voie !

Voilà que je défendais Armand.

– Bien sûr ! fit Marielle, le négatif attire le négatif. Tu ferais mieux d'arrêter de te maquiller ma fille, si le négatif commence à s'occuper de toi, ta vie ne sera pas drôle bientôt !

À vrai dire, je ne comprenais pas comment le khôl, que je commençais à peine à utiliser pour mes yeux, aurait pu faire qu'Albert s'inventât – depuis trente ans – un Armand imaginaire négatif. Mais je ne dis rien à Marielle de mes doutes sur sa théorie. Elle était plus vieille que moi, et je devinais – à la regarder me regarder – que je n'étais pas de taille à lutter contre les enseignements de son gourou. Je finis de manger mes fruits en me disant que j'aurais à chercher ailleurs, que dans la tête de Marielle, l'inspiration qui devait éclairer ma conduite future envers Albert.

*

Je cherchai et me trouvai plusieurs bonnes

raisons pour ne pas avoir à inviter Albert dans les semaines qui suivirent. Éblouie par le style de Rezvani dans *Les Années lumière* j'avais entrepris la lecture de *Mille aujourd'hui*, où chaque page débordait de poésie et de l'amour inusable de Rezvani pour Lula. En plus de la lecture, je me contraignis à exécuter chaque soir une série d'exercices physiques en complément de mon régime. Et pour combler les trous – encore possiblement imaginables par Albert – dans mon temps libre, je m'étais inscrite à un cours d'initiation à la programmation des ordinateurs. Je prétendis, pour expliquer cette fantaisiste décision à Albert, que je ne voulais pas être considérée plus tard comme une analphabète de l'électronique, comme le prédisaient les prophètes de cette science. Pour Albert, toutes ces belles excuses parurent issues du hasard et il ne sembla pas les relier aux conséquences de son comportement.

– De toute façon, me dit-il, j'ai moi-même certaines affaires à régler avec Armand. S'il veut continuer à habiter avec moi, il devra améliorer sa conduite...

Comme nous tenions cette conversation à voix haute, Octave, le préposé aux colis, y ajouta son grain de sel. C'était bien difficile de vivre avec les autres ! fit-il, il avait lui-même habité longtemps avec sa mère, que de problèmes ! Maintenant elle était morte... il était bien content de se retrouver seul. Fallait comprendre, se reprit-il aussitôt, il n'était pas content qu'elle soit morte... mais d'habiter seul. Marielle me regardait avec une pointe de lumière joyeuse dans l'œil. Je détournai rapidement la tête, craignant qu'Albert comprenne que je lui avais confié son secret.

Je continuais à me demander où j'irais chercher conseil, car un jour où l'autre je serais forcée de me retrouver seule avec Albert. Je sentais Marielle disposée à m'éclairer davantage. Depuis une semaine, plutôt que de tricoter comme d'habitude devant son guichet, elle lisait l'un des innombrables ouvrages écrits par son gourou. Je la devinais bourrée d'inspiration et extrêmement désireuse de m'indiquer la méthode à suivre pour repousser l'entité négative qu'était pour elle le fantôme d'Armand. Elle pouvait

garder sa science. Je n'allais certainement pas me mettre à croire à l'existence réelle d'Armand.

*

Quelques jours plus tard je me rendis à la réunion des *Weight Watchers*. J'étais un peu mal à l'aise de me retrouver parmi ces femmes qui, toutes, réprouvaient ma façon d'oublier aussi vite la grossièreté des paroles d'Albert. C'est qu'elles ignoraient totalement la bifurcation troublante de mon aventure. Pour moi, la honte de m'être laissée humilier, me paraissait douce en comparaison du désarroi que j'éprouvais maintenant. Je souhaitais toujours me confier à quelqu'un, mais à qui ? Parmi ces femmes préoccupées uniquement de maigrir, laquelle était munie du meilleur jugement ? Laquelle consentirait à retirer un instant ses œillères féministes, et sans s'empêtrer, comme Marielle, dans des complications ésotériques, réussirait à m'éclairer ? Je les examinai attentivement sans arriver à me décider pour l'une d'elles. Ou je les

connaissais juste assez pour douter de la validité de leurs conseils, ou bien, je ne les connaissais pas du tout. Soudain, j'aperçus Gloria. Gloria !... C'était elle qu'il me fallait consulter. Gloria avait mis au monde sept enfants. Elle était donc proche de la vie. Son mariage semblait réussi. Elle paraissait une femme heureuse malgré son embonpoint qu'elle combattait sans résultat – mais courageusement. Elle ne faisait partie d'aucune secte, même pas d'une petite religion. Elle ne lisait aucun livre. Je la soupçonnais de regarder un peu la télévision, comme j'allais bientôt m'en rendre compte, mais personne n'est parfait. Enfin, elle me paraissait une femme dépourvue de complexes, épanouie et équilibrée. Il est vrai que je n'avais tenu avec elle que de courtes conversations. Mais je la considérais comme une personne de gros bon sens. C'est donc à Gloria que j'aurais recours pour m'aider à démêler ce mystérieux amalgame que formaient Albert et Armand. Le destin m'y encourageait : elle vint s'asseoir à mes côtés. À la fin de la réunion je l'invitai à prendre un café avec moi au restaurant voisin.

– Nous le prendrons sans sucre ni crème... lui précisai-je, de peur qu'elle se montre réticente. Si je l'avais mieux connue, j'aurais trouvé cette précision ridicule. Elle accepta sans hésitation. J'avais à lui parler, ajoutai-je, comme si j'avais eu encore à la convaincre.

*

Gloria entra dans le restaurant, se dirigea directement vers le porte-manteau, retira son imperméable et l'accrocha à un cintre. Je n'avais pas prévu devoir enlever mon manteau pour seulement boire un café.

– Nous serons plus à l'aise, dit Gloria.

Elle parut repérer une table particulière et m'y entraîna. Aussitôt assise, elle s'empara du menu et le parcourut rapidement. Ensuite, elle le déposa et sembla attendre sagement la serveuse. Elle avait lu le menu simplement pour exercer sa force de volonté, me dis-je.

– Deux cafés noirs ! commandais-je à la

serveuse, qui s'approcha et lui sourit comme à une habituée.

– Avec un double hamburger et un patate-sauce pour moi, ajouta Gloria. Tu prends la même chose Claire ? me demanda-t-elle, sur un ton étonnamment naturel.

– Un café seulement pour moi... et noir ! réaffirmai-je.

J'étais abasourdie. Nous sortions à peine de la réunion...

– Je vais payer ma note ! me dit Gloria, comme si elle pensait que je m'inquiétais du montant de la facture.

– Je crois comprendre pourquoi tu es la seule à n'avoir pas encore maigri ! fis-je.

– Mais j'ai beaucoup maigri ! s'exclama Gloria, l'air parfaitement convaincu. Tu vois, poursuivit-elle, l'obésité ça n'existe que dans notre tête. On s'imagine qu'on est grosse, alors on devient grosse pour soi et ensuite pour les autres. Tout se passe dans la tête... Donc, il est inutile de se priver de manger. Il faut plutôt se

persuader, intérieurement, qu'on est petite. J'ai entendu cela à la télévision, ajouta-t-elle pour me convaincre de la rectitude de son raisonnement. La psychologue qui parlait à la télévision, poursuivit Gloria, affirmait que c'était de cette façon qu'elle était parvenue elle-même à maigrir.

– Était-elle mince ? fis-je.

La serveuse apportait déjà la commande de Gloria et mon café. De la main j'écartai les deux sucres et le lait.

– Je ne pourrais pas dire qu'elle était vraiment mince, la télévision grossit toujours un peu l'image... répondit Gloria, mais elle affirmait avoir beaucoup maigri, elle le sentait dans sa tête. En tout cas, elle m'a convaincue. C'est la méthode que j'emploie.

Et tout en dévorant ses frites, elle poursuivit :

– Ce n'est pas la nourriture qui fait engraisser, c'est l'idée qu'on a que la nourriture fait engraisser, qui nous fait engraisser. La preuve en est... que les plus gros mangeurs sont souvent très maigres !

Et Gloria souriait, persuadée de la solidité à toute épreuve de ce dernier argument.

– Depuis que j’expérimente cette méthode, ajouta-t-elle, j’ai perdu plusieurs kilos...

Prévoyant la question que j’allais lui poser, elle ajouta :

– Ça ne se voit pas nécessairement sur la balance, pas encore... mais cela ne veut pas dire que le processus d’amaigrissement n’est pas engagé dans ma tête, et que je ne suis pas réellement en train de maigrir. La psychologue de la télévision l’a bien dit... et je constate que c’est vrai... parce que je me sens déjà beaucoup moins grosse.

Elle rappela la serveuse pour lui commander « la croustillante tarte aux pommes avec crème glacée ».

– Mais pourquoi être dans les *Weight Watchers* alors ?

Gloria attendit que la serveuse apporte le morceau de tarte.

– Elle est délicieuse ! s’exclama-t-elle, tu

devrais en prendre Claire... ça ne te ferait pas engraisser je t'assure... tu n'as qu'à te persuader que...

– Tu n'as pas répondu à ma question, fis-je.

– Ah ! les *Weight Watchers* ? Je vais les laisser tomber ! m'annonça-t-elle. En deux ans, ils n'ont pas réussi à me faire perdre un seul kilo. Tandis que mon nouveau programme, lui, commence déjà à agir... je vais continuer de cette manière. Je suis convaincue que c'est par la pensée que l'on maigrit. Mais il me semble que tu m'avais invitée pour me parler de quelque chose ? se rappela-t-elle soudain.

J'ai répondu que j'avais complètement oublié pourquoi... que ce devait être sans importance... que je désirais seulement faire plus ample connaissance avec elle.

– Ça c'est gentil, me dit Gloria, depuis le temps que je fréquente ce groupe de femmes, aucune ne m'avait encore invitée au restaurant.

– Mais je vais payer ma note par exemple ! me rassura-t-elle, avant de commander une seconde

pointe de tarte.

*

Je quittai Gloria sans avoir effleuré le sujet pour lequel je l'avais invitée. La logique de son raisonnement me paraissait suspecte. J'aurais mieux fait de m'adresser à mes parents, me disai-je. Ils étaient vieux et sages. Mais ils habitaient si loin ! Je n'allais pas entreprendre un voyage de mille kilomètres pour leur parler de quelqu'un qui n'existait pas. De plus, en y réfléchissant, je prévoyais leur comportement. Ma mère s'affolerait et me dirait de rompre au plus vite avec cet Albert, qui pourrait devenir dangereux. Mon père laisserait s'allonger périlleusement le cylindre de cendre au bout de sa cigarette et m'écouterait en silence. Non, ce n'était pas là non plus que je trouverais de l'aide. Je pensai un moment à consulter, comme les femmes autrefois, un ecclésiastique... persuadée qu'en plus les jeunes prêtres d'aujourd'hui devaient sûrement étudier un peu de psychologie, mais je

n'étais plus pratiquante... faudrait voir... mais en dernier recours.

Déjà le lendemain, je crus avoir découvert celui qui était en mesure de comprendre Albert. Il travaillait à ses côtés depuis une dizaine d'années : il s'agissait d'Octave. Justement, il fêtait son cinquantième anniversaire et il nous invitait, Marielle et moi, à prendre le lunch du midi à son logement situé à deux rues du bureau de poste. Il allait commander un repas tout prêt. Albert ne pouvait se joindre à nous, il devait remplacer Octave pendant notre absence. J'allais profiter de cette occasion pour observer Octave davantage. J'avais appris à me méfier de ma confiance trop impulsive. À midi, nous l'avons donc suivi chez lui. Il habitait un petit studio qui convenait parfaitement à un homme vivant seul.

– Tu ferais bien de commander le repas tout de suite, dit Marielle en entrant, nous avons peu de temps.

Mais Octave répondit que : « ce n'était pas si pressé, le restaurant d'en face nous livrerait notre commande en moins de dix minutes ». J'aurais

préféré moi aussi qu'il commande le lunch immédiatement, même si cet écart à mon régime ne me plaisait pas plus que ça. Mais il fallait bien fêter le demi-cercle d'Octave. Octave alla mettre un disque...

– La Traviata ! qu'il nous dit, c'est extraordinaire ! chut... Écoutez ! Nous  cout mes.

Silencieuses, Marielle et moi écoutions depuis quinze minutes. La musique s'emballait... Marielle insista pour qu'Octave commande le repas. Mais Octave, profondément hypnotisé par la musique et le chant, murmura que nous traverserions tantôt la rue pour aller manger ensemble au restaurant. Nous étions d'accord et même prêtes à partir tout de suite.

– Attendons encore un peu, chuchota Octave, nous avons encore du temps... Écoutez !

Octave paraissait de plus en plus en catalepsie. Nous avions faim. Marielle était nerveuse. Elle n'avait jamais été en retard à son travail de toute sa vie. Octave ne bougeait toujours pas. Les voix remplissaient l'appartement. Marielle et moi regardions l'heure.

– J’ai une idée ! lança soudain Octave, qui parut s’éveiller un moment, si vous alliez manger seules ?... Je vous rejoindrai au bureau.

Nous avons donc abandonné Octave à sa Traviata, traversé la rue, et fêté sans lui son anniversaire.

– Drôle d’énergumène cet Octave ! s’exclama Marielle.

Quand à moi, je découvrais qu’il n’était pas encore le confident que je cherchais. Je n’avais plus grand choix. Dès le lendemain, j’irais consulter un de ces jeunes prêtres dans le vent... car les semaines passaient, et je ne trouverais bientôt plus d’excuses pour ne pas recevoir Albert.

*

Le jeune prêtre qui m’accueillit était non seulement jeune, mais patient. Il m’écouta attentivement jusqu’à la fin. J’attendis ensuite son verdict. Il m’examina de son regard lourd –

en ayant l'air de beaucoup réfléchir. Enfin il se prononça :

– Je crois, dit-il, que ton cas relève de la psychiatrie... (Je me doutais bien qu'ils étudiaient maintenant la psychologie ou quelque chose d'approchant...) À ta place, je consulterais un psychiatre, je pense que lui seul possède la formation nécessaire pour te venir en aide...

Comme il me tutoyait, je le tutoyai :

– Tu crois ? fis-je.

– Je ne vois pas d'autre solution, me dit-il, en me poussant imperceptiblement vers la porte. Tu peux toujours prier, mais, à ta place, je consulterais un psychiatre...

Je fus dehors sans m'en rendre compte. Il avait raison, Albert devrait consulter un psychiatre... Mais... il avait dit : « Tu devrais... » Je repensai à la façon dont il m'avait regardée puis, poussée vers la porte comme s'il m'avait trouvée bizarre. Je compris soudain qu'il avait cru que j'attribuais mes propres hallucinations à Albert pour ne pas me compromettre. On pouvait donc, moi aussi,

me prendre facilement pour une cinglée. À quoi reconnaît-on, du premier coup d'œil, les sains d'esprit ? Albert me paraissait moins singulier tout à coup. Se créer un personnage et le croire réel, était-il plus fou que d'ajouter foi à toutes les superstitions, ou de s'imaginer maigrir quand on engraisse, ou d'inviter les gens à fêter notre anniversaire sans nous ? Le prêtre ne m'avait-il pas renvoyée, moi-même, à un psychiatre ! Albert commençait à m'effrayer moins. Si nous passions tous pour un peu fou aux yeux des autres, en quoi la folie d'Albert était-elle plus troublante ? Si je n'avais trouvé personne pour m'aider à comprendre le comportement d'Albert, du moins avais-je perdu un peu de ma peur. Je l'avertis que j'irais le voir samedi, « et même si Armand était là ! » Je voulais rencontrer Albert dans son appartement pour lui laisser croire que je n'avais pas été bouleversée par ce qui s'y était déroulé. De cette façon, il continuerait à me parler d'Armand et je parviendrais peut-être à éclaircir ce phénomène étrange.

Mais le jour venu, une sensation pénible m'envahit de nouveau en me rendant chez lui.

J'appréhendais le moment où j'allais encore me retrouver seule avec ces deux personnages : Albert et Armand. Pourtant, ma curiosité l'emporta. Dès que je fus entrée, Albert me dit qu'Armand était absent. Je me sentis soulagée. Mais très vite, l'inquiétude me reprit qu'il revienne. J'essayai de maîtriser ma panique. Je devais demeurer calme. Je me répétais qu'Armand avait toujours été présent entre Albert et moi, pourquoi m'en effrayer maintenant ?

Déjà, Albert s'informait si j'aimais mes nouveaux cours.

– Comme ci, comme ça, répondis-je. Et d'aborder ainsi un sujet inoffensif, me fit reprendre mon aplomb. Albert redevint peu à peu l'homme que j'avais connu au début. Nous avons causé comme d'habitude de notre travail, de ses timbres, de mes lectures... puis, j'en vins à pouvoir – d'un ton naturel – lui demander de me parler d'Armand.

Albert, mis en confiance, s'ouvrit davantage. Il était persuadé qu'Armand existait. Il le voyait. C'était son grand ami.

– Je m’efforce toujours de le rendre heureux, me dit-il. Aussi, quand il a voulu se marier, j’ai essayé que ce soit avec toi. Naturellement, votre mariage n’a pas marché. Maintenant il doit s’habituer à nous voir ensemble. Je n’y peux rien si ses aventures amoureuses se révèlent toujours être des échecs... il ne réussira jamais en amour !

Je l’écoutais sans broncher, comme si ses propos me paraissaient parfaitement logiques. Il poursuivit. Il avait fait le tour des agences de voyage avec Armand qui se préparait à partir pour l’Europe. Ils avaient *magasiné* ensemble. Armand s’était acheté des complets qu’il avait payé dans les quatre chiffres ! Des chemises, des cravates, des souliers... Bien sûr, il avait choisi les plus chers. Armand était prêt à partir, selon Albert, et il s’attendait à ce qu’il arrive d’un moment à l’autre avec son billet d’avion.

Je l’écoutais avec un visage impassible. Mais au-dedans de moi, j’étais agitée. À son âge, se fabriquer ainsi un personnage imaginaire, et lui faire vivre ses propres désirs ? Pourquoi ne pouvait-il pas se contenter comme tout le monde

de son propre lui-même ? Comment faire réaliser à Albert l'absurdité de sa conduite ?

*

Après être descendus manger, nous sommes remontés à son appartement. Albert m'attirait moins physiquement. Je dus recourir à des fantômes pour faire l'amour. Je compris soudain qu'Albert ne faisait peut-être que conserver plus longtemps que moi, un fantôme. Nous avons ensuite regardé le dernier film à la télévision. J'allai préparer un café pour que nous puissions l'écouter jusqu'au bout sans nous endormir. J'étais encore dans la cuisine quand Albert me cria d'apporter trois tasses : Armand venait d'arriver.

Sans perdre mon sang-froid, je revins avec les trois tasses que je déposai sur la petite table devant le divan. Albert fit signe à l'invisible Armand de prendre la sienne qui, bien entendu, demeura sur la table. Albert buvait son café en lui

parlant. Il me rapportait quelques-unes de ses phrases, ou ses commentaires...

– Armand te pardonne pour le divorce... me dit-il, il a son billet d'avion et part pour l'Europe samedi prochain... Il porte l'un de ses nouveaux complets... il lui va très bien... il est très élégant... Il demande s'il peut coucher sur le divan.

Ensuite Albert saisit la troisième tasse de café et la but.

– Armand dit que tu fais du très bon café... ajouta-t-il.

J'avais beau faire des efforts, mon angoisse montait – comme une marée. J'entendais battre mon cœur. Sûrement que je rêvais ! Cette scène grotesque ne pouvait se dérouler vraiment... Jamais je n'irais coucher avec Albert tant que ce personnage inexistant serait présent ! Aussi, je prétendis désirer lire un peu avant de m'endormir et proposai de coucher moi-même sur le divan et de laisser Armand dormir avec lui. Albert parut satisfait. Il me dit que d'ailleurs, Armand était déjà parti s'étendre sur le lit.

Mais, même sur le divan, je ne dormis pas. J'avais très hâte d'être au matin, consciente, minute après minute, de la longueur interminable de cette nuit. Chaque tic-tac de l'horloge amplifiait mon angoisse. L'ombre d'Armand m'oppressait. Si les personnalités d'Albert et d'Armand allaient se fusionner pour former un troisième être inconnu ? Cette fois, j'étais prête à inventer n'importe quoi pour ne pas revoir Albert.

IV

Le lendemain matin je quittai Albert aussi vite que je pus, prétextant avoir à repeindre mon salon. « Je travaille toute la semaine, il me reste juste le week-end pour le faire », déclarai-je. Albert me laissa partir sans paraître soupçonner mon mensonge. Il passerait la journée seul avec Armand, me dit-il. Je sortis pleine de remords. Je me reprochais de l'abandonner lâchement à son hallucination. J'aurais dû l'aider. Mais comment ? Je devais d'abord réfléchir.

Arrivée chez moi, j'entrepris réellement de repeindre le salon. Soucieuse quand même de transformer mon pieux mensonge en vérité. Mais drôlement, ma main en activant le pinceau activait aussi mes idées. Aussi pour tenter de ne pas penser à Albert, j'essayais de repasser la matière de mes cours de programmation ; les ordinateurs rendaient les informations, exécutaient des calculs à des vitesses

fantastiques, mais ils étaient incapables de remplir eux-mêmes leur mémoire – comme le fait le cerveau de l’homme, de sa naissance à sa mort – ou encore de répondre intelligemment à une question sur un sujet non programmé. On pouvait même rendre toutes les opérations aberrantes en introduisant un *bug* dans leur programme... mais n’arrivait-il pas aussi au cerveau humain de répondre sottement ? Armand... Armand était peut-être un *bug* qui s’était introduit dans l’esprit d’Albert ? Il suffisait peut-être de savoir effacer ce *bug* pour que le cerveau d’Albert fonctionne normalement... Qui était capable de faire cette opération ?... Sans doute celui qui prétend connaître le mieux la programmation du cerveau humain : le psychiatre. Voilà que je revenais encore à Albert. Le jeune prêtre avait raison. Je n’irais pas – bien sûr – consulter un psychiatre pour moi-même, mais je convainrais Albert d’en rencontrer un.

*

Je continuais de côtoyer Albert au travail. Il me parlait des nouveaux timbres sur le marché et moi de *Mille aujourd'hui* que j'achevais de lire.

– Je suppose que tu vas entreprendre la lecture d'une autre brique ensuite ? me dit-il, comme s'il soupçonnait que je m'inventais des raisons pour l'écarter de moi.

Au lieu de répondre, j'enchaînai avec des commentaires sur mon cours de la veille que je n'avais pas très bien compris...

– C'est trop difficile pour une femme peut-être ? ne put s'empêcher de railler Octave, près de nous.

Je ne relevai pas l'insulte, convaincue que le silence est parfois plus éloquent qu'une réplique. Marielle ajouta son grain de sel :

– Comme ça, tu suis des cours d'ordinateur *asteurs*... ? fit-elle, d'un air condescendant. Son gourou devait certainement l'avoir mise en garde contre les « méchants ordinateurs » construits par des savants aux pensées négatives.

Je répondis que peut-être la manipulation des

ordinateurs nous permettrait un jour de déchiffrer les mécanismes de notre propre cerveau.

Marielle se tut. Mais son silence était plein d'éloquence lui aussi. J'étais une bien jeune âme hélas ! Si à la place de perdre mon temps avec les ordinateurs, j'avais eu plutôt l'intelligence de consulter son gourou.

N'empêche que, gourou ou pas, je lisais dans ses pensées.

*

Comme je ne lui avais pas fourni de raison pour ne pas le rencontrer, Albert me téléphona le dimanche suivant. Fatiguée d'inventer des excuses pour m'éviter de lui avouer que son Armand imaginaire dressait une barrière infranchissable entre nous, je décidai de lui dire carrément la vérité : « Mon esprit n'acceptait pas qu'il puisse vivre avec un personnage imaginaire à son âge ! » Au téléphone, je me sentais plus hardie, il m'était plus facile d'exprimer mon

inquiétude. Il reconnut que son comportement n'était pas très normal. Mais il ne savait pas comment se défaire de ce personnage qui collait à lui depuis si longtemps. Avais-je une idée ? J'étais la seule personne à qui il avait réussi à en parler. Pouvais-je l'aider ?

Je me sentis aussitôt transformée en bouée de sauvetage. Je ne pouvais pas l'abandonner à son fantôme évanescent. Les grosses femmes ont la réputation d'être serviabiles. J'avais maigri sans perdre cette qualité. D'ailleurs, il m'avait appris qu'Armand avait pris l'avion pour l'Europe, il en serait libéré pour trois semaines... Si je voulais le rencontrer, je n'avais pas à craindre la présence d'Armand durant ce temps, m'assurait-il. J'en étais certaine, puisqu'il l'affirmait et que c'était son cerveau qui dirigeait les actions d'Armand. C'est ce qui, précisément, m'effrayait. Qui sait si Albert n'allait pas se mettre un jour à utiliser l'imaginaire Armand pour commettre quelques actions – mauvaises – sans blâme. Aussi, j'essayai de le persuader de profiter de l'absence d'Armand pour voir un psychiatre. J'expliquai que, plusieurs personnes aujourd'hui – vu le

stress de la vie moderne – devaient consulter des spécialistes pour les aider à surmonter leurs difficultés. Il n’y avait aucune honte à cela, le psychiatre était simplement un médecin spécialisé. Il lui fallait absolument se libérer d’Armand, il ne pouvait pas passer le reste de sa vie avec cet encombrant personnage. « À ta place, lui dis-je, j’aurais consulté depuis longtemps, je suis sûre qu’en quelques séances le psychiatre te débarrassera d’Armand ! »

– Mais si Armand l’apprend ? s’inquiéta aussitôt Albert, sérieux.

– Il ne peut pas le savoir, il est en voyage... profite-en pour consulter un psychiatre pendant son absence.

– Je vais le faire, me répondit-il, déterminé, Armand n’en saura rien. Je vais consulter aussitôt que possible, avant qu’Armand m’en empêche.

– Il ne peut pas t’en empêcher, lui répétai-je, il n’est pas là ! Entendu ?

– Entendu ! dit Albert, et il raccrocha.

J’étais contente de moi. J’avais prononcé les

bonnes paroles et donné le meilleur conseil à Albert. Le prêtre avait raison, le cas d'Albert relevait sans doute de cette branche de la médecine... même si je ne connaissais pas du tout la psychiatrie. En vérité, je nourrissais envers les psychiatres les mêmes préjugés que tout le monde : ils ne choisissaient pas de travailler dans un milieu aussi excentrique pour rien !

*

C'est à reculons que je me rendais maintenant à mes cours de programmation. La remarque acerbe d'Octave avait peut-être inconsciemment influencé mon esprit, ou bien mon cerveau éprouvait simplement de la répugnance à étudier son sosie. En effet, sans même de commande « print », mon cerveau, comme l'ordinateur, imprimait tout dans ma mémoire... sauf que jamais une nouvelle information n'effaçait l'ancienne par erreur. Les puces de mon esprit s'énervaient à chaque nouvelle explication du professeur. Je ressentais de plus en plus

d'aversion pour cet appareil. Je tentais constamment d'établir la relation exacte entre l'intelligence artificielle de l'ordinateur et la mienne et je passais mes nuits à me fabriquer des cauchemars avec le résultat de mes élucubrations.

Albert avait reçu de nouveaux timbres. Je savais qu'il consacrerait sa semaine à les trier. Sa loupe à la main, les examinant l'un après l'autre avant de les fixer au bon endroit dans l'album. Il devait, selon son habitude, entourer chaque timbre d'arabesques, de dessins, pour personnaliser sa collection. Mais avait-il pris le temps de voir un psychiatre ? me demandais-je, sans oser lui poser la question devant Octave.

Marielle semblait m'éviter depuis quelques temps. Si je l'approchais, elle s'écartait immédiatement de moi. J'avais déjà trop de soucis avec les problèmes psychologiques d'Albert pour m'inquiéter de ceux de Marielle. Si ce n'était pas encore une directive de son gourou, ce devait en être une de ses tiges d'achillée. Car elle régissait aussi ses relations sociales selon les indications des hexagrammes du livre des

Mutations. Fuxi, Wen, ou Confucius lui avait-il conseillé de s'écarter de moi ? Mais Albert, lui, avait-il consulté un psychiatre ? Je n'appris rien avant le vendredi soir suivant, alors qu'il me téléphona. Il avait été chanceux d'obtenir un rendez-vous aussi rapidement, me dit-il. J'étais pressée de connaître le diagnostic du psychiatre.

– Je dois retourner le voir, me dit Albert, mais il est d'avis que mon cas n'est pas grave. Il me conseille de conserver Armand. Il dit qu'Armand sert de soupape à mon agressivité. Sans Armand, je risque de ne plus pouvoir la contrôler. Il va donc falloir qu'il revienne de voyage, m'annonça-t-il.

– Il a vraiment dit ça ? fis-je, étonnée.

– Oui, me répéta Albert, et il ne trouve rien d'anormal dans mon comportement. Est-ce qu'on se voit ce soir ? ajouta-t-il.

– Si tu veux, répondis-je, mais viens plutôt chez moi... je t'attends. Nous en discuterons plus longuement.

Et je raccrochai, perplexe.

Quand j'avais proposé à Albert de consulter un psychiatre, je m'étais efforcée de chasser mes préjugés à l'égard de ces médecins, ils revenaient maintenant. À moins qu'Albert n'ait pas consulté le bon ? me disais-je. Je ne trouvais pas normal, moi, qu'un homme de l'âge d'Albert s'invente un compagnon imaginaire. Bien sûr, nous étions tous plus ou moins normaux. Même que, dans certaines période fortement perturbées de notre vie, notre cerveau pouvait déraisonner un moment. Mais ces courts instants de folie étaient vite surmontés. Albert, lui, nourrissait son fantasme depuis trente ans ! C'était cette durée qui était troublante. Il lui faudrait peut-être consulter ailleurs ? Ou bien... ne pourrions-nous pas tenter, seuls, malgré la désapprobation du psychiatre, de la débarrasser d'Armand. J'en étais venue à cette conclusion quand il arriva. Il paraissait frais et reposé. Peu à peu, j'entraînai Albert à partager ma conviction. Au début, ma suggestion le fit s'emporter. Il tenait à Armand comme un enfant tient à son ourson en peluche. De plus, le psychiatre ne lui donnait-il pas raison ? m'offrait-il comme argument.

– Ce sera Armand ou moi ! fis-je. Le psychiatre pouvait peut-être accepter cette situation, moi je ne pouvais continuer d’aimer un homme qui s’enfermait dans un coin de son enfance avec un personnage imaginaire pour lui tenir compagnie. Il devait laisser Armand se dissiper comme un rêve, une ombre, un brouillard... Il devait le laisser fondre comme un carré de sucre ! Albert s’affolait encore. Il résistait, mais plus légèrement. Il avait peur d’Armand, m’avoua-t-il. Accepter qu’Armand se dissipe comme un nuage, le laisser fondre comme un carré de sucre dans un café, c’était un meurtre ! C’était assassiner l’ami qui l’avait accompagné pendant toutes ces années. Il ne pouvait pas tuer Armand...

Je réfléchissais aussi profondément que si j’étais en train de préméditer l’assassinat d’une véritable personne. C’était encore plus difficile à réaliser. Comment tuer ce qui n’existe pas ? Je me heurtais à la résistance d’Albert, aussi solide que si je l’avais poussé à éliminer quelqu’un de réel. Mais nous devons y parvenir. Sinon, je l’abandonnerais à ses fantasmes. J’étais bonne

mais ma bonté fondrait bientôt comme mes kilos. Je finirais par m'occuper de mon propre bonheur, plutôt que de perdre mon temps à essayer d'aider quelqu'un qui ne voulait pas s'aider. Voilà ! C'était à prendre ou à laisser.

– Armand ou moi ?

Albert me regarda et vit que j'étais bien décidée. Sans soupirer, ou à peine, il me répondit :

– D'accord !... Quand Armand reviendra... je ferai ce que tu demandes... Comme Armand se nourrit de mes fantasmes... si je les lui refuse... il va dépérir. Il va falloir que tu m'aimes beaucoup. À deux, nous finirons peut-être par l'éliminer.

J'étais contente d'avoir au moins réussi à convaincre Albert de la possibilité de se débarrasser d'Armand. Je l'aiderais, selon mon intuition du moment. Pour l'instant, il réclamait de l'amour. Il ne fut plus question d'Armand du reste de la nuit.

*

Par la suite, on aurait dit qu'Albert multipliait ses efforts pour me plaire. Il me reconduisait même le soir à mes cours d'informatique. Une façon de m'encourager à les suivre peut-être, de m'aider à surmonter la répulsion que j'éprouvais de plus en plus envers la logique obtuse des ordinateurs. Mon esprit se mouvait tellement plus agréablement dans les champs libres de l'imaginaire ! Que j'oublie la plus petite virgule, et l'ordinateur refusait obstinément de m'obéir. Aussi borné que le subconscient humain, il enregistrait et traduisait à la lettre les informations et ne comprenait que son langage limité, étais-je en train ce jour-là de me plaindre à Albert quand il m'interrompit pour m'annoncer le prochain retour d'Armand. Mais il avait décidé de suivre mon conseil et de s'en débarrasser, ajouta-t-il. Il essaierait en tout cas. Je lui dis qu'il devait non seulement essayer, mais réussir. Il me déposa devant l'école et promit de me reprendre à la fin du cours. Je descendis à regret de la voiture. J'aurais tellement préféré aller au cinéma.

Ce soir-là j'écoutai les explications du professeur presque avec haine. Je commis les erreurs les plus impardonnables. Mon cerveau appliquant sans cesse sa propre complexité à la machine, qui n'obéissait qu'à quelques commandes précises. Pourquoi m'obstinais-je à la traiter comme si elle savait penser ? Elle obéissait mécaniquement, comme le subconscient d'Albert. Quelle était la commande stupide qu'Albert avait donné à son subconscient pour qu'il lui créât un Armand ? Serait-il possible d'effacer son image en découvrant cette commande ? Quel « NEW » magique fallait-il prononcer pour le voir disparaître ? me demandais-je.

*

À dix heures, Albert m'attendait devant l'école dans sa vieille petite Renault ; la noirceur d'encre du quartier en masquait si complètement la rouille qu'elle aurait pu être prise pour une voiture neuve. La nuit pouvait donc changer

complètement notre interprétation du monde. Quelles sortes d'images fausses trottaient dans la tête des aveugles ? Aurait-on pu faire croire à un aveugle qu'Armand était aussi réel que nous puisqu'il ne voyait pas de toute façon ? Ces pensées me ramenaient à l'idée de Marielle : qu'Armand existait peut-être et que seul Albert pouvait le voir. Et si j'étais simplement une espèce d'aveugle, incapable de percevoir le monde des « Armand » ? me questionnai-je un moment. Je chassai cette pensée stupide. Albert avait enfin réussi à faire démarrer le moteur.

– Armand est revenu ! me dit-il, il a terriblement maigri... il est d'une pâleur ! Si tu le voyais, fit-il, l'air complètement désolé.

– Tu ne dois pas faiblir ! m'écriai-je, tu dois le laisser s'évaporer. Toutes mes compagnes de cours m'envient, tu sais, elles te trouvent un charme fou, ajoutai-je.

Je mentais pour qu'Albert se croit séduisant. Plus Albert se croirait séduisant, me disais-je, moins Armand le serait, il pâlirait encore... Nous l'aurions ! Nous le ferions disparaître !

*

Depuis le jour de son anniversaire, que Marielle et moi avions fêté sans lui, Octave paraissait regretter d'avoir laissé sa fascination pour l'opéra l'emporter ce jour-là sur le vif plaisir que lui procurait d'ordinaire la présence des femmes autour de lui. Car Octave aimait, non pas une femme, mais toutes les femmes. Il se trémoussait comme un ver à soie dès qu'une belle fille se présentait au bureau de poste. D'ordinaire, Marielle ou moi retenions son attention... jusqu'à ce qu'une cliente plus ravissante nous éclipse. Mais, bizarrement, cette folle attirance envers toutes les femmes ne l'empêchait pas de débiter quelques sarcasmes à leur égard, que son premier penchant le forçait par la suite à tenter de réparer. Pour cela, il allait jusqu'à tirer du plus profond passé une certaine Cléobuline qui aurait embarrassé par son savoir les plus sages philosophes de son temps, ou encore, il nous vantait l'intelligence de Marie Curie. Parfois,

quand il nous ramenait à Lise Meitner, avec ses expériences sur la fission de l'atome et sa contribution à la fabrication de la première bombe atomique, nous ne savions plus s'il s'agissait encore d'une réparation, ou d'un nouveau sarcasme ! Reste qu'Octave n'aimait pas les féministes, auxquelles il reprochait justement de négliger de mettre en lumière les exploits de ces femmes vraiment géniales. Il aimait nous rappeler que Jung avait écrit que : « *l'animus* des féministes leur créait des pensées *erronées* », sans reconnaître que son propre *anima* lui créait, lui, des sentiments *effrénés*. Je pensais alors, que si vraiment – comme l'affirme Jung – nos comportements ne sont pas les nôtres, mais sont régis par des éléments masculins ou féminins inconscients... nous ne sommes pas si loin d'Armand. De plus en plus, le comportement d'Albert m'apparaissait de moins en moins farfelu. Mon propre comportement commençait à m'inquiéter tout autant. J'étais une fille honnête, et pourtant, j'étais en train de préméditer une action bien malhonnête. Car ce jour-là, en écoutant les élucubrations d'Octave, je tirais

astucieusement un plan que ni les compagnies d'assurances ni la justice tout court n'auraient approuvé. Si je ne pouvais pas éliminer Armand d'un coup, pensais-je, je devais effacer son image par petites touches dans la tête d'Albert. Pour cela, il me fallait amener Albert à s'emparer peu à peu de la personnalité d'Armand. Il devait retirer à Armand toutes ses possessions illusoires pour se les approprier lui-même réellement. À commencer par la Corvette. Et c'est là que ma malhonnêteté entra en jeu. Je me savais impuissante à convaincre Albert de se débarrasser de sa vieille bagnole percée. Aussi, j'emploierais la seule méthode qui restait : éliminer moi-même la petite Renault ! Albert n'avait évidemment pas assuré la carrosserie de sa vieille petite voiture. Donc, si mon geste était découvert, il ne pourrait pas être poursuivi par son assureur. Bien sûr, c'était un sale tour à lui jouer. Mais sa guérison ne valait-elle pas cette audace ? Entre le moment où Octave tournait autour de Marielle et celui où il la délaissait pour accueillir une jolie cliente, j'avais complètement planifié mon projet. L'attentat aurait lieu le lendemain après-midi,

jour de congé. On annonçait une température torride.

– Demain nous irons à la plage ! annonçai-je innocemment à Albert que j’allai rejoindre à son guichet.

*

Albert me prit le lendemain matin vers dix heures. Je l’attendais à la porte de mon appartement avec mon sac de plage et mon maillot sous ma robe. Albert avait revêtu le sien également. J’avais exprimé le désir d’aller à la recherche d’une plage isolée. Le soleil n’était pas à son plus haut point dans le ciel et déjà le temps était de plomb. Albert déposa dans le coffre arrière de la voiture la glacière bleue dans laquelle j’avais placé notre lunch de la journée. Mon intention secrète était de laisser le plus longtemps possible l’auto stationnée au soleil dans un endroit désert. Cela, pour éviter une trop spectaculaire catastrophe. J’étais malhonnête,

mais juste un peu. Je ne voulais tuer personne.

Une fois qu'Albert eût refermé le coffre, il s'assit au volant. Au cours du trajet, j'éprouvais des remords. Pauvre petite voiture, me disais-je, c'est sa dernière sortie. Je compatissais à l'avance au chagrin que sa perte causerait à Albert. Mais il fallait ce qu'il fallait pour le bien d'Albert ! La vraie victime serait la petite Renault, dont la seule faute avait été de rouiller sans jamais s'arrêter de rouler. Je n'allais pas m'attendrir sur un paquet de ferraille. Nous roulâmes pendant une heure.

– Arrêtons-nous ici s'il te plaît, commandai-je à Albert.

J'apercevais une large baie ceinturée de sable... sans la plus petite touffe de feuilles à proximité pour protéger la Renault du soleil. Albert stoppa et ne soupçonna rien de mes intentions.

– Descends toutes les vitres pour ne pas qu'il fasse trop chaud dans la voiture ! me cria-t-il, avant de disparaître avec la glacière vers l'eau.

Au contraire, je remontai soigneusement toutes les vitres. Puis, je m'allumai tranquillement une cigarette et jetai – intentionnellement – mon briquet sur la banquette. Je refermai la portière et rejoignis Albert. Pour le reste, je faisais confiance à mon complice, le soleil. Il se montra à la hauteur de ma confiance. Vers la fin de l'après-midi l'explosion se produisit. Albert leva les bras au ciel. Je le regardai d'un faux air hébété.

*

Albert était bouleversé par l'explosion de sa petite Renault. Un automobiliste – qui ne recueillait jamais d'auto-stoppeurs – s'était arrêté pour compatir à notre malheur.

Il n'était pas un *sauvage* tout de même, dit-il, ce n'était pas tous les jours qu'une catastrophe pareille se produisait. Quelle sorte d'auto c'était ?... Était-elle assurée ?... questionnait-il. Albert regardait, atterré, sa petite voiture se

tordre dans les flammes. Moi, je pensais qu'elle connaissait ainsi une fin honorable. Elle n'irait pas finir de rouiller dans un cimetière d'autos. Ce n'était pas souvent qu'une voiture avait la chance de se faire incinérer.

– Je ne comprends absolument pas, répétait Albert, comment cela a pu arriver ?

Je me gardai bien de lui en donner l'explication. Maintenant, il serait forcé de se procurer une voiture neuve.

Tout au long du voyage de retour, Albert paraissait très affligé. En entrant dans son appartement il s'effondra en sanglots.

– Excuse-moi, fit-il, c'est absurde, mais j'éprouve plus de chagrin que lorsque j'ai appris la mort de mon père ! C'est comme si un morceau de moi-même venait d'être réduit en cendres.

J'étais contente. J'avais peut-être tapé la commande « NEW » dans le cerveau d'Albert. En tout cas j'avais au moins supprimé une pièce de sa vie passée. Je lui suggérai timidement de

vendre réellement son timbre qui comportait une erreur. Avec l'argent, il pourrait s'acheter une Corvette. Il substituerait ainsi la réalité à l'imaginaire... effacerait Armand !

– Tu dois t'approprier tout ce que tu lui accordes.

Albert me regarda, étonné. Il avait toujours rêvé d'une Corvette, bien sûr, mais il tenait à son timbre aussi.

– Tu as sans doute raison, finit-il par avouer, je vais voir...

J'espérais de tout mon cœur, même si je n'aimais pas particulièrement les Corvettes, que ce désir triomphe. Il le fallait, pour détruire Armand.

– Je t'aime ! fis-je. Il fallait aussi qu'il crût posséder l'amour qui lui avait toujours manqué. Peut-être même qu'en le nommant, ce sentiment me reviendrait. Il n'était pas facile d'aimer vraiment Albert, tant qu'il serait deux.

À la fin de la soirée, j'avais complètement oublié mon odieux forfait. Le fantôme de la petite

Renault s'était estompé. J'étais convaincue d'avoir bien agi. J'avais aidé Albert.

V

En arrivant au travail le lundi matin, j'appris avec surprise qu'Albert était en congé pour deux semaines. Bien sûr, il n'avait pas à me consulter pour prendre congé. N'empêche qu'il aurait pu me prévenir. Je fis semblant d'être déjà au courant. Je racontai la tragique aventure de la petite Renault et dis qu'Albert avait besoin de repos pour se remettre de ses émotions. Sans rien révéler, bien sûr, de mon précieux concours à ce triste événement. Si l'on veut qu'un secret soit bien gardé, la première règle nous impose de le garder nous-même. Il n'empêche, me répétais-je mentalement, qu'Albert aurait pu m'avertir qu'il ne viendrait pas travailler. Me soupçonnait-il ? C'était impossible. Je n'aurais jamais cru moi-même, avant de l'avoir appris d'une femme des *Weight Watchers* – qui avait ainsi fraudé sa compagnie d'assurances – qu'on pouvait faire exploser sa voiture en l'exposant longuement au

soleil avec un briquet d'essence à l'intérieur. Albert n'avait sûrement pas eu vent d'une telle prouesse. J'attendais qu'il revienne... peut-être était-il malade ?... je lui téléphonerais le soir même. Mais, en retournant chez moi après le travail, je m'arrêtai dans une librairie pour bouquiner un brin. Sur la table des livres en solde, j'aperçus un Rezvani que je n'avais pas encore lu : *La table d'asphalte*. Il s'agissait d'un recueil de nouvelles. Je l'achetai aussitôt. Rezvani était à cette époque vraiment mon écrivain de prédilection. Tant pis pour Albert, je ne lui téléphonerais même pas. Après tout, malade ou pas, j'aurais dû être la première avisée de son absence. Je n'allais pas lui courir après. Je lirais toute la soirée. Maintenant que j'étais mince, qu'il aille se faire foutre ! me disais-je, avec son Armand. Je le soupçonnais tout à coup d'être parti avec lui. Sans doute, il ne voulait plus que je le force à s'en débarrasser. Il préférerait Armand à moi. Et voilà que j'étais en rogne contre quelqu'un qui n'existait même pas.

*

Au bonheur des sphères, quel beau titre pour une nouvelle, pensai-je, en ouvrant le livre de Rezvani. Mais j'eus vite fait de découvrir dans cette nouvelle, que Rezvani ne savait pas que décrire l'amour, il savait aussi peindre l'horreur. Le viol de Stella par Sudre devenait sous sa plume une image insoutenable. Je refermai le livre, dégoûtée. Quelle effroyable histoire ! À quelle ère de l'évolution appartenait ce Sudre, qui n'avait certainement de l'homme que l'apparence. Cette histoire me rappela la théorie du futurologue, Léon Geerinckx, selon laquelle les hommes qui vivent actuellement sur la terre n'appartiennent pas tous, pour autant, mentalement au même siècle. Le lendemain je discutai de cette théorie avec Marielle qui avait recommencé à me parler, son Yi King ayant sans doute tourné en ma faveur. Elle était de l'avis de ce Léon Geerinckx, même si elle ne savais pas qui il était ; certaines personnes sur notre planète demeuraient encore au stade animal tandis que

d'autres – comme elle – s'engageaient déjà dans les pas de l'homme mystique. Bergson, lui elle le connaissait, ne disait-il pas que l'homme futur serait mystique... ou ne serait pas. Curieusement, une histoire scabreuse de viol, m'avait amenée à réfléchir rêveusement à cet avenir où l'homme se verrait fleurir une âme. Après m'être moqué souvent de Marielle et de ses tendances métaphysiques, elle m'apparaissait maintenant comme la verte herbe neuve qu'on voit poindre sous le gazon pourri du printemps.

Albert me téléphona sept ou huit jours plus tard. Il s'excusait de ne pas m'avoir prévenue qu'il prenait des vacances. Il avait besoin de deux semaines de congé pour courir les acheteurs pour son timbre rare. Ce timbre avait de la valeur, mais quand il s'agissait de trouver un acheteur ! Il marchandait... Pour se payer une Corvette, il serait forcé de sacrifier probablement plusieurs timbres. Il hésitait.

– Et Armand ? m'informai-je, soupçonnant qui était derrière cette hésitation.

– Pauvre Armand ! fit Albert. Depuis

l'accident de ma voiture, il pâlit de plus en plus.

– Mais c'est très bien ! m'exclamai-je.

– Si tu le voyais, poursuivit Albert, la voix bouleversée, il me supplie de ne pas l'abandonner... Si je m'achète une Corvette, j'ai peur de le tuer.

– Mais c'est ce qu'il faut ! N'oublie pas qu'Armand n'est qu'un personnage imaginaire, dont tu dois absolument te débarrasser. Tu dois le laisser disparaître...

– Je sais, je sais, coupa Albert, mais c'est dur, il vit avec moi depuis si longtemps... et j'ai peur que le psychiatre ait raison, ajouta-t-il.

– Comment ça ? questionnai-je.

Il m'avoua alors qu'il n'avait pas pris congé uniquement pour essayer de vendre son timbre, mais aussi parce qu'il se sentait devenir très agressif et craignait qu'on s'en aperçoive.

– Ce n'est pas facile de me débarrasser d'Armand, me dit-il, j'ai déjà cassé toutes mes assiettes, c'est incontrôlable.

Il avait peur de devenir fou, il ne pouvait pas

se contenir, il brisait tout. Le psychiatre lui avait donné des calmants, il venait d'en prendre un, il allait essayer de dormir...

J'étais inquiète et ne savais plus trop quoi lui dire.

– Je te téléphonerai demain ou après demain, ajouta-t-il avant de raccrocher. Il devait se coucher, son calmant commençait à agir.

Armand résistait. Les crises d'agressivité d'Albert devaient être les siennes. Il ne voulait pas disparaître. Le psychiatre avait peut-être raison. Je me demandais si Albert n'aurait pas mieux fait de laisser vivre Armand... Mais non ! je n'accepterais pas ce tiers entre Albert et moi. Il devait disparaître ! Ce n'était pas possible que ce soit impossible ! C'était comme pour les maladies, souvent les médecins les déclarent incurables – et certains de leurs patients en guérissent. Albert devait accomplir ce miracle. S'il s'achetait une Corvette, me soufflait mon intuition, il réussirait. Je le rappelai aussitôt. Le téléphone sonna cinq fois avant qu'il me réponde d'une voix endormie.

– Excuse-moi, mais il fallait que je te le dise tout de suite : n’abandonne pas Albert, achète la Corvette ! il faut que tu achètes cette Corvette !

– Oui... oui... je vais le faire... mais je suis trop endormi pour continuer à te parler... je te promets... bonsoir... répondit Albert, et il raccrocha.

J’étais satisfaite. Ces dernières paroles, prononcées juste avant de se rendormir, influenceraient son subconscient au cours de la nuit. Je pouvais maintenant continuer à lire le livre de Rezvani.

À la suite du viol sauvage décrit dans les premières pages, venait le jeu diabolique des enfants Mocassin et Serpent jaune qui s’amusaient à lancer des boulons dans les pare-brise des automobilistes pour leur faire perdre le contrôle de leur véhicule. Voilà qu’ils avaient réussi à provoquer un spectaculaire accident et ils essayaient de récupérer leurs boulons pour pouvoir recommencer. En cherchant à travers les débris éclaboussés de sang, ils dévoraient les restes de sandwiches et d’œufs durs que

mangeaient les victimes au moment de l'impact. C'était une histoire quasi incroyable. Pourtant, j'avais déjà entendu rapporter qu'aux États-Unis des tireurs criblaient parfois de balles les locomotives des cheminots dans le but d'atteindre le mécanicien ! Était-il possible que notre planète engendre autant de gens insensés ? À côté de tous ces fous furieux, Albert me paraissait bien inoffensif avec son Armand. J'en venais presque à la conclusion que tous ces durs motards et ces enfants dépravés devraient peut-être s'en créer un pour se débarrasser de leur agressivité. Où était la normalité ? Je refermai mon livre, perplexe. Je m'efforçai ensuite de chasser de ma tête les visions cauchemardesques que cette lecture y produisait. Décidément, j'aimais mieux le Rezvani qui me parlait de Lula. J'essayai de me remémorer les merveilleuses images de *Mille aujourd'hui*, afin de ne pas m'endormir dans le monde d'horreur de *Au bonheur des sphères*.

*

On dirait qu'étrangement dans la vie, les événements s'attirent les uns les autres, de même que les mots. Il suffit d'entendre mentionner le nom d'un lieu ou d'une personne inconnu pour ne plus cesser par la suite de relire ou d'entendre ce nom. La même chose pour les drames. Un meurtre est souvent suivi de plusieurs autres semblables. Ainsi, après avoir lu la veille cette horrible histoire, l'horreur m'attendait à mon arrivée au bureau de poste le lendemain matin. Octave avait été victime d'un affreux accident. Il s'était penché par la portière de son auto pour vérifier si un véhicule venait avant de démarrer... et un camion le doublant lui avait arraché la tête. J'étais atterrée. Je n'avais pas encore à cette époque réussi à surmonter ma peur de la mort, et elle me terrifiait. Marielle profita de cet accident pour me rassurer et m'étaler sa science de l'au-delà. On ne meurt jamais... fit-elle. Seuls les autres meurent... pour nous. Prends Octave, il ne sait pas qu'il est mort.

J'appelai Albert pour lui apprendre l'accident d'Octave.

– ... il est parti plus vite qu'Armand ! plaisantai-je, pour briser l'angoisse qui m'étreignait encore.

La surprise atténuée, Albert avoua qu'il était plus difficile d'éliminer un personnage imaginaire.

– Si tu l'entendais m'implorer, dit-il, il est de plus en plus pâle... j'ai peur.

Je lui répétais encore qu'il lui fallait le faire disparaître.

– Je sais... je sais... s'impacienta-t-il, mais je dois y mettre le temps.

– Achète ta Corvette au plus vite ! fis-je.

– C'est justement ce qu'il ne veut pas, répliqua Albert, c'est comme si ça lui enlevait la sienne.

– C'est ce qu'il te faut faire ! ajoutai-je, il pâlit, c'est donc que ça va bien. Je l'encourageai, Armand allait finir par fondre.

– Sans doute, me dit-il, mais c'est comme si je le regardais agoniser...

Je savais que c'était difficile pour lui. Je lui

demandai s'il désirait que j'aie le voir le lendemain.

– Je ne sais pas... hésita Albert. Et puis, viens ! fit-il, je suis de plus en plus agressif, si je dois me bourrer de pilules, ce n'est pas mieux.

– Je serai là dans la soirée... et nous en reparlerons. Je m'informai ensuite s'il avait trouvé un acheteur pour son timbre.

– Je dois en rencontrer un demain, me répondit Albert. Il pensait avoir déjà la réponse quand je viendrais.

Je raccrochai et commençai à préparer mes arguments pour le convaincre de continuer à essayer de se débarrasser d'Armand. Mais comment régler son problème d'agressivité ? Je m'endormis sur cette question sans réponse.

*

Je passai toute la journée du lendemain à raconter l'accident mortel d'Octave. Tout le monde voulait en connaître les moindres détails.

À la fin de la journée, j'étais devenue si experte que j'avait l'impression qu'on me questionnait seulement pour m'entendre le raconter. À moins que ces gens n'aient pris plaisir à imaginer la tête d'Octave roulant sur l'asphalte entre les autos qui essayaient de l'éviter – et qu'ils se soient sentis tout heureux que ce ne soit pas la leur. À force de la reprendre, cette histoire perdait pour moi peu à peu de sa morbidité. Elle me paraissait tout à coup presque aussi imaginaire que l'accident lu dans : *Au bonheur des sphères*. Quelques semaines s'écouleraient et Octave serait remplacé.

*

Deux nouveaux timbres venaient d'être émis : un timbre de trois sous sur lequel était reproduit une lanterne sourde, et un timbre de cinq sous où figurait un seau ancien. Je les apportai à Albert. Il se montra intéressé par ces nouveaux spécimens. C'était toute une idée d'avoir reproduit nos vieux objets sur les timbres ! Il allait en faire la

collection. J'étais curieuse de connaître les résultats de sa rencontre avec son acheteur. Il me dit que l'affaire était réglée. Il recevrait un chèque dans quelques jours.

– Et la Corvette ? fis-je.

– J'ai vu le concessionnaire, me dit-il, il en reçoit une cette semaine. Il la prendrait.

Pourtant, il ne me paraissait pas aussi enchanté qu'il aurait dû. Évidemment, se séparer de son précieux timbre... mais n'avait-il pas toujours désiré une Corvette ?

– Regarde comme Octave est parti vite, lui dis-je, mieux vaut acheter ce que tu désires avant d'être mort. De plus, si tu veux vraiment te débarrasser d'Armand...

– Je ne sais pas si je dois, fit Albert, va voir un peu dans ma chambre...

J'allais pousser la porte de sa chambre. On aurait dit qu'une tornade était passée par là.

– Et t'as vu la cuisine... fit-il.

J'avais remarqué des morceaux de porcelaine sur le sol... et le fil du grille-pain arraché.

S'inscrivaient partout dans l'appartement les traces de la lutte que menait Armand, dans Albert, pour survivre. Je commençais à être effrayée. Je ne savais pas qu'Albert pouvait devenir si violent. Je me demandais si le psychiatre n'avait pas raison.

– Mais... fis-je, pourquoi te conduis-tu comme ça ?

– J'en sais rien... répondit Albert, je vois dépérir Armand et c'est comme si Armand était moi et que je combattais pour ma propre survie. Il ne savait plus que faire, il aurait voulu être comme tout le monde. – Aide-moi ! fit-il, je ne pourrai jamais tout seul...

Aussi, malgré ma frayeur, je demeurai avec lui toute la nuit.

*

– Armand est venu pendant ton sommeil, me dit Albert le lendemain matin, il m'a encore supplié. Il ne veut pas disparaître. Il est presque

transparent. Je suis allé à la salle de bains et je n'ai pas pu le contrôler. Il a déchiré mon pyjama.

En effet, Albert était nu. Et quand j'entrai dans la salle de bains, je vis les restes de son pyjama...

J'essayai de le rassurer. Mais j'étais moi-même inquiète. J'avais peur. Je ne me sentais plus assez compétente pour l'aider. Maintenant, je doutais de la valeur de mes conseils. Il me fallait consulter son psychiatre pour me renseigner. Il était peut-être véritablement dangereux d'encourager Albert, comme je le faisais, à se débarrasser d'Armand. Le cerveau d'Albert m'apparaissait tout à coup comme un mécanisme compliqué, que j'avais, dans ma naïveté, cru plus facile à diriger. Cependant j'évitai de battre en retraite trop brusquement pour ne pas trop le dérouter. Je le rassurai du mieux que je pus et lui réaffirmai – à peine plus faiblement – la nécessité de se débarrasser d'Armand. D'ailleurs, un autre plan commençait à germer dans ma tête. Mais avant de le mettre à exécution, pour la protection d'Albert, je consulterais son psychiatre. Je le quittai pour me

rendre à mon travail. Dès que j'aurais un moment libre, j'appellerais le spécialiste.

*

Après que j'eus fourni quelques explications à sa secrétaire, le psychiatre accepta ma communication. Il me répondit si gentiment, qu'il effaça du coup l'image farfelue que j'avais des hommes de sa profession. Comment cet homme, si intelligent, avait-il pu conseiller à Albert de ne pas se débarrasser d'Armand ? Et c'est la question que je lui posai.

Il s'efforça de me convaincre qu'Albert n'était pas un cas exceptionnel. Beaucoup de personnes seules, me dit-il, se créent ainsi un compagnon imaginaire, certains veufs ou veuves continuent de causer avec leur conjoint décédé. Chez Albert, c'était une habitude prise dans son enfance et conservée, cela n'atteignait pas la gravité d'une double personnalité, cela ne relevait même pas de l'aliénation mentale. J'expliquai que j'avais

quand même du mal à accepter qu'Albert laisse ainsi divaguer son imagination et que j'avais résolu de le débarrasser d'Armand. Je voulais savoir si cela comportait vraiment un danger pour lui. En somme, je voulais savoir si la chose était réalisable. Je lui révélai tout ce que j'avais entrepris, et lui donnai raison : à mesure qu'Armand s'estompait, Albert devenait de plus en plus agressif. Ensuite, je lui dévoilai mon plan pour tenter de canaliser cette agressivité. Il m'écouta lui exposer mon idée et, contrairement à ce que je craignais, il l'approuva. Le cerveau humain était un mécanisme très compliqué et la psychiatrie n'était pas une science parfaite. On y expérimentait encore beaucoup ; le moyen que je proposais était parfois utilisé par les thérapeutes. Albert n'étant pas un psychotique, il n'y voyait donc pas de danger. Vous pouvez toujours essayer, me dit-il, il se peut que ça réussisse... on sait jamais.

J'étais rassurée. J'avais retrouvé ma confiance perdue. Et une certaine admiration pour les psychiatres commençait à poindre en moi. Ils n'étaient pas tous des tordus ! Beaucoup faisaient

encore confiance au gros bon sens humain.

*

Je passai voir Albert le samedi suivant. Mais avant, je m'arrêtai dans un magasin où l'on vendait du matériel d'artiste. J'achetai plusieurs tubes de peinture, quelques pinceaux et des toiles. En arrivant devant l'appartement d'Albert, j'aperçus une Corvette blanche stationnée. Ce ne pouvait être que la sienne... Je grimpai les escaliers en courant. Armand était-il vaincu ? Encore toute essoufflée, j'appuyai sur le bouton de la sonnette. Albert m'ouvrit. Il était en pyjama. À midi ?

– Je me lève, dit-il, je me suis endormi très tard. Tu as vu ma Corvette ?

– Oui, fis-je, reprenant mon souffle.

– Je crois que j'en ai fini avec Armand, m'annonça-t-il, la dernière fois qu'il est venu je le distinguais à peine. Et depuis que j'ai la Corvette, je ne l'ai pas revu. J'ai encore cassé une

lampe par exemple...

– Probablement qu’il ne reviendra plus ! triomphai-je, c’est magnifique, tu as réussi à t’en débarrasser.

– ... mais si je dois demeurer aussi agressif... ? s’inquiéta-t-il.

– Pour cela je t’apporte un cadeau, ouvre-le.

Albert paraissait nerveux, irrité. Il ouvrit tout de même le paquet et s’exclama :

– Qu’est-ce que tu veux que je fasse avec tout ça ? Je ne suis pas un peintre...

– C’est pour libérer ton agressivité. Quand tu auras envie de casser quelque chose, prends ces pinceaux et peins ! La création libère...

Albert me regardait, hébété. Je m’empressai de poursuivre :

– Tu dessines constamment sur les pages de tes albums de timbres, cela révèle des aptitudes. En les développant, tu canaliseras ainsi dans la création la violence enfermée dans ton subconscient. Crois-moi, l’art est un remède !

Albert examinait les pinceaux, les tubes ; il commençait à s'intéresser à mon projet.

– C'est vrai, fit-il, que j'aime bien dessiner... Peut-être que si j'essayais de peindre, j'y arriverais... Puis, il avança qu'il pourrait peut-être même prendre des leçons.

– Tu verras bien, fis-je, je suis certaine que ça va te plaire.

Et nous sommes allés essayer la Corvette.

VI

J'espaçai ensuite mes rencontres avec Albert afin de lui laisser toute la latitude nécessaire à l'éclosion de son nouveau talent. D'autant que j'étais moi-même très prise par mes cours d'informatique, que j'abhorrais de plus en plus mais que je n'abandonnais pas, étant de la race des gens incapables d'interrompre un projet commencé. C'est ce qui explique d'ailleurs ma persistance auprès d'Albert. Une autre femme l'aurait laissé depuis longtemps se débrouiller avec son Armand. Moi, j'avais décidé que je l'en débarrasserais, je n'abandonnerais pas Albert avant d'avoir réussi. En attendant, je suivais obstinément chaque semaine mes ennuyeux cours. Étourdie par tous les mystères des : VTAB, HTAB, PLOT. **SYNTAX ERROR SYNTAX ERROR SYNTAX ERROR** ne cessait de répéter mon écran cathodique.

Rentrée chez moi, j'essayais d'oublier

l'ordinateur, et Albert. Je me replongeais dans *La Table d'asphalte*, curieuse de découvrir les autres nouvelles de Rezvani. J'entrepris, émerveillée, la lecture de *Trois journées de Don Juan*. C'est dans cette nouvelle que se développaient les premières mesures de l'hymne à Lula qu'est toute l'œuvre de Rezvani. Je découvrais les racines qui allaient produire la floraison d'images des *Années-lumière*, des *Années Lula*, et de *Mille aujourd'hui*. Rezvani y commençait déjà à magnifier son amour pour Lula. Cet amour qu'il allait déployer indéfiniment ensuite dans sa superbe trilogie. Avec les mots, il peignait des ailes à sa femme et elle s'élevait au-dessus de son apparence d'épouse ordinaire ; il accrochait à chacun de ses gestes des avoines, des coquelicots, des herbages, des mouvements d'air et de lumière. Il brossait un tableau pour chacun de ses pas, la recréait dans des arceaux de feuillages, de jets d'eau. Un fouillis de bavardages amoureux. Chaque fois, le regard de Rezvani devenait mon regard. J'oubliais les problèmes d'Albert et me plongeais dans la tourbillonnante poésie des phrases de Rezvani. Étonnée du mystérieux

pouvoir de persuasion de l'Art. Dans ce siècle des liaisons éphémères, je n'en croyais pas moins à la résistance de l'amour qui continuait de scintiller comme une étoile fixe dans la vie de Cham et d'Alex, après trente ans de vie commune. Pareil aux astres qui, résistant aux différentes théories que l'on élabore à leur sujet, continuent d'étinceler sans la moindre perturbation cosmique.

*

En décembre, je me procurai le livre souvenir des timbres canadiens de l'année dans l'intention d'en faire cadeau à Albert pour Noël. Dans le même temps, j'avais appris que le commis malade que je remplaçais venait de mourir d'un cancer du poumon. Sa triste mort me gratifiait d'un emploi permanent. Je pouvais bien payer ce cadeau à Albert. J'étais tout de même peinée pour cet inconnu qui me céda sa place.

– Cet homme fumait comme une cheminée !

me dit Marielle, il a bien couru après...

Je pensais tout de même, que la vie ressemble à une arène de boxe. Quand l'un tombe, on compte jusqu'à dix et...

Bientôt, Marie-Christine allait remplacer Octave.

*

Marie-Christine et moi allions vite devenir amies. C'était une grande blonde, qui devait drôlement exciter le fantôme d'Octave s'il s'attardait encore parmi nous. Comme nous portions toutes deux des lentilles cornéennes, incommodées par le soleil nous nous retrouvions toujours ensemble dans les coins d'ombre. Mais, malgré les inconvénients causés par la poussière ou le soleil trop vif, nous étions du même avis : nos invisibles prothèses, contrairement aux voyantes prothèses dentaires des autres, nous embellissaient. D'ailleurs, qui de nos jours peut se vanter d'une vision parfaite ? La majorité des

gens portent des lunettes. Et presque tous en dissimulent une paire dans leur poche... Nous vivons dans le siècle le plus éprouvant pour les yeux. La lecture, le cinéma, la télévision et maintenant les écrans cathodiques ! J'allais jusqu'à suspecter ceux qui ne portaient pas de lunettes d'être analphabètes. C'était là mes préjugés. Car il m'arrive parfois de raisonner aussi de travers que n'importe qui... Comme Marie-Christine qui justifiait son aventure avec le mari de sa meilleure amie en prétendant que si cette dernière l'avait appris elle aurait apprécié que son mari couche avec elle plutôt qu'avec une étrangère ! Heureusement, je n'avais pas de mari ! À chacun ses propres pensées, sinon ses pensées propres. Marielle, par exemple, grâce à son amour universel pouvait adorer des milliards d'inconnus... tout en rêvant d'assassiner son voisin dont l'auto empiétait un brin sur l'entrée de sa cour.

*

Albert s'était inscrit à des cours de peinture, me dit-il. Il en était aux premières leçons et se montrait déjà très emballé. J'étais contente pour lui et fière de moi – même s'il peignait toujours le même personnage. Il le peignait sous tous les angles, dans toutes les positions, sur des fonds brumeux. Il valait mieux le laisser seul un bout de temps. Je décidai donc qu'en janvier je partirais avec Marie-Christine (aucun mari de ses amies n'étant disponible) en voyage vers le sud. Je terminai mon cours d'informatique et réussis miraculeusement les examens, si j'exclus la condescendance du professeur qui corrigeait de manière à ce qu'aucune de ses élèves ne coule. Déjà, Marie-Christine et moi ne parlions plus que du soleil et de la mer. Marielle fit son oiseau noir. Son gourou prédisait de grosses catastrophes en Floride... et justement en janvier. C'était pendant une réception où Albert était présent. Il avait même apporté quelques-unes de ses toiles. « Ce n'était encore que des ébauches ! » nous dit-il, en les exhibant si fièrement qu'il aurait été malvenu de l'approuver. Marielle lui en acheta une tout de suite, sans se soucier qu'elle n'était pas sensée

être terminée. Albert se rengorgeait de ce rapide succès. Toute à l'excitation de mon prochain départ, mes pensées s'orientaient davantage vers le sud que vers ses tableaux qui me rappelaient trop quelqu'un que je m'efforçais d'oublier. Marielle se résigna à appuyer sa toile contre le mur et se joignit à la conversation générale, qui dégénéra bientôt en une folle controverse autour du mot *vacances*, opposé au mot *voyage*. Comme si les deux, dans le contexte où nous en discussions Marie-Christine et moi, n'étaient pas du pareil au même.

– Allez donc tous au diable ! finit par conclure Marie-Christine, qui venait de saisir que cette polémique, engendrée par on ne savait plus qui, n'avait été entreprise que pour électriser un peu l'atmosphère.

Albert, lui, continuait de mendier les opinions sur ses toiles... mais qui peut reconnaître un véritable artiste à ses débuts ? Le frère de Van Gogh ne douta-t-il pas lui-même parfois de l'œuvre de ce dernier ? Le génie grandit souvent derrière la brume des œuvres éphémères et les

toiles se vendent seulement quand cette brume se dissipe... Les toiles d'Albert se vendaient déjà.

Je rentrai chez moi et m'endormis tard. Je *rewindais* dans mon cerveau toutes les conversations de la soirée qu'Albert avait opportunément transformée en son premier vernissage.

VII

Le jour de Noël Albert m'invita dans un chic restaurant. Comme il avait l'habitude de m'amener dans les comptoirs-lunch, j'en conclus qu'il s'agissait de mon cadeau des Fêtes. Cependant, je me sentais un peu comme l'invité d'une certaine fable de La Fontaine, à part que pour moi l'obstacle n'était pas tant la forme de l'assiette, que ma peur d'engraisser. Aussi, la générosité d'Albert ne fut pas soumise à une trop dure épreuve. Je lui remis son cadeau : l'album que je lui avais acheté. Il bafouilla... s'excusa... dit que... il n'avait rien trouvé dans les magasins...

– C'est si difficile de choisir un cadeau pour une femme...

Je le sentais nerveux. Quelque chose n'allait pas. Je tirai quand même de mon sac un article que j'avais découpé à son intention dans un vieil

almanach du peuple et j'entrepris de le lui lire.

– Écoute ça ! ça va sûrement t'intéresser...

« Avant l'apparition du timbre-poste, l'usage voulait que le destinataire, plutôt que l'expéditeur, paie le prix du transport de la lettre. C'est un Anglais, Sir Rowland Hill, qui eut le premier l'idée de créer le timbre-poste pour permettre l'acquittement préalable du port par l'expéditeur. Le premier timbre du monde fut émis par la Grande-Bretagne le 6 mai 1840, et portait l'effigie de la reine Victoria. Aucune mention ne désignait le pays d'origine, l'effigie de la reine suffisant à identifier le pays. De nos jours, la Grande-Bretagne est encore le seul pays au monde à ne s'identifier, sur les timbres-postes, que par l'effigie de son monarque régnant.

On attribue à James Morris, ministre des Postes du Canada, le premier timbre canadien, le Castor de 3 pences, émis en 1851. Cette vignette fut dessinée par Sandford Fleming, un jeune immigrant écossais. James Morris considérait que le castor symbolisait bien les

habitants d'un pays à bâtir. En outre, pour les aventuriers du Nouveau-Monde, les peaux de castor constituaient déjà la monnaie d'échange.

Les premiers timbres n'étaient pas dentelés. Présentées en planches, les vignettes devaient être découpées une par une à l'aide de ciseaux. C'est pourquoi il est rare de retrouver aujourd'hui un de ces timbres en bon état. Avant 1900, presque tout le travail de design des timbres était confié à ces graveurs au service des imprimeurs. Les dessins en étaient simples. Au fil des ans, on s'aperçut que les timbres pouvaient faire connaître les ressources naturelles, l'histoire et les cultures des pays... »

Comme tu le disais ! m'interrompis-je. En somme, les timbres ont été la première forme de messages publicitaires... et je poursuivis tout en me rendant compte qu'Albert m'écoutait à peine.

« Avec l'amélioration des méthodes d'impression, les vignettes des timbres-postes d'aujourd'hui sont devenues de magnifiques petits tableaux, miniaturisés et reproduits avec toutes leurs couleurs. Les timbres canadiens ont

toujours joui d'une haute considération dans le monde entier, en raison de l'excellente qualité de la gravure, de l'impression et du désign. »

J'étais fière de découvrir que nos timbres étaient admirés partout dans le monde. Je lui tendis la coupure de journal pour qu'il puisse admirer les deux timbres rares illustrés : un qui ne comportait, ni le mot CANADA ni sa valeur nominale, et un autre où l'image centrale avait été imprimée à l'envers.

Mais Albert leur jeta à peine un regard.

Soudain, je me trouvai stupide. Bien sûr, Albert savait déjà tout ce que je venais de lui mentionner. De là venait l'ennui que je lisais sur son visage. À moins qu'il ait été préoccupé par autre chose ?

– Aurais-tu de nouveaux problèmes avec Armand ? demandai-je.

– Non, répondit-il, non, et je n'ai plus rien cassé depuis...

– Alors c'est quoi ? On dirait que tu ne m'écoutes pas.

– Je pensais à ma peinture... le professeur dit que je fais beaucoup de progrès... elle m'a encore félicité hier...

– C'est une femme... fis-je, quel âge a-t-elle ?

– Je ne sais pas... répondit Albert, dans la cinquantaine peut-être...

Je soupirai de soulagement.

– Elle est jolie ? insistai-je, pour chasser un dernier reste d'inquiétude.

– Euh... fit Albert, sans doute...

Mon cœur bondit, puis reprit son rythme normal. Après tout, jolie ou pas, elle avait cinquante ans et j'en avais... Albert venait de mettre du lait dans son café pour la troisième fois... Je le regardai.

– Je suis distrait, s'excusa-t-il.

Puis, comme pour réparer son manque d'attention, il me remit cinq billets de vingt dollars.

– Prends ! Tu t'achèteras un cadeau. Et maintenant nous allons boire une bouteille de

champagne ! ajouta-t-il, en rappelant le garçon.

J'étais de plus en plus troublée. Albert ne m'avait encore jamais offert de champagne. Je trouvais que ce repas ressemblait à une soirée d'adieu. Mais... est-ce que justement je ne partais pas bientôt pour la Floride ?

Avant de me quitter, Albert s'excusa de ne pouvoir passer les prochains jours avec moi. Dès le lendemain et durant plusieurs semaines il allait être très occupé. Il devait commencer à peindre des tableaux pour sa première exposition... m'avoua-t-il. C'était donc la raison de sa distraction ! Je le félicitai pour cette bonne nouvelle. Je ne le dérangerai pas, d'ailleurs je n'avais que le temps de préparer mes bagages, le rassurai-je.

VIII

Puis, je suis partie pour la Floride, comme prévu, avec Marie-Christine. Je passai trois semaines au bord de la mer. Je ne pensai presque pas à Albert durant ce voyage. J'avais même oublié sa troublante conduite au dîner qu'il m'avait offert à Noël. D'ailleurs, est-ce qu'Albert avait jamais eu une conduite normale ? Depuis qu'il paraissait débarrassé de son encombrant personnage imaginaire, sa normalité – inhabituelle – devait me le faire paraître étrange, me disais-je.

Au retour, j'avais hâte de lui montrer mes photos de vacances et mon hôte. Mais je ne l'appelai pas le jour de mon arrivée. Je voulais lui faire la surprise en me présentant au travail le lendemain. Cependant, c'est plutôt moi qui fus surprise.

Au bureau, Marie-Christine était déjà là.

Marielle discutait avec elle de la catastrophe de la fusée Challenger, qui confirmait, selon elle, les prédictions néfastes de son gourou. Elles s'arrêtèrent de parler et me regardèrent toutes les deux avec une grande compassion...

Je me demandais bien pourquoi. La catastrophe de la fusée américaine ne m'avait pas affectée tant que ça ! Je compris, quand Marielle me donna la lettre : Albert avait quitté définitivement son emploi durant mon absence et l'avait chargée de me remettre cette enveloppe... Il avait même pris la peine d'y apposer un timbre. Je parcourus le court message et me précipitai aux toilettes. Brusquement, je me rappelais la nervosité d'Albert lors de notre dernière rencontre. N'avais-je pas eu l'intuition à un moment qu'il s'agissait d'un repas d'adieu ? J'avais chassé cette pensée. Cette femme avait cinquante ans... Qui aurait cru qu'il partirait avec elle ? « ... Nous en serions venus à une séparation un jour ou l'autre, écrivait Albert... Il me donnerait de ses nouvelles... »

... Et il ne mentionnait même pas le nom de la

femme ! commentai-je stupidement à mon image dans la glace. Devais-je rire ou pleurer ? J'hésitais entre ces deux émotions, et plusieurs autres. Un mélange confus de frustration, d'humiliation et de colère. Pourquoi ne l'avais-je pas laissé tomber la première ? J'y avais pensé quelquefois. Voilà qu'il m'avait devancée. Peut-être était-il plus facile d'être abandonnée que d'abandonner ?... Et qu'il ait rompu pour une femme plus âgée que moi !... mais qu'il ait rompu aussi. Je nageais dans un marécage de sentiments que je ne m'attarde pas plus à décrire tant il est facile de les imaginer. Enfin je réussis à dominer la turbulence de mes pensées, et me recomposai un visage assez énigmatique pour que Marie-Christine m'aborde à ma sortie des toilettes en disant :

– Je vois que cette nouvelle ne te désole pas trop... Tu n'auras plus à le soigner... Il s'est trouvé une mère.

Je saisis aussitôt cette planche de salut pour sauver mon orgueil.

– En effet ! fis-je, je ne savais comment faire

pour le laisser... Je suis bien soulagée ! Je rejoignis Marielle et parvins à plaisanter.

– Tu trouves pas qu’il aurait pu me le dire en personne ? Il aurait économisé un timbre ! Enfin j’étais débarrassée de mon vieux garçon comme elle le voulait.

– Je suis bien contente pour toi ! me dit-elle. Et elle m’embrassa sur les deux joues, malgré les sévères interdictions d’embrassades de son gourou, qui craignait par là le transfert de vibrations négatives.

*

Contrairement à ce qu’il avait écrit, Albert ne me donna pas de ses nouvelles. À vrai dire, je n’en attendais pas non plus. Il devait être un peu gêné de son comportement envers moi, me disais-je. S’il m’arrivait de penser à lui, je l’imaginais peignant dans un petit studio bien éclairé aménagé au-dessus de la maison de *la professeur*, qui m’avait délestée de lui. Elle, regardant de

temps en temps par-dessus son épaule... hochant la tête... ajoutant une touche de couleur sur le visage des innombrables Armand que devait continuer de peindre Albert. Mais je m'en fichais. Le bout de vie que j'avais franchi avec lui m'avait permis de me *restructurer* physiquement, mais aussi moralement. J'avais acquis de l'assurance, en même temps qu'une saine prudence face aux inconnus que je rencontrais. Bientôt, je pus refaire ma vie avec un homme sans mystère, qui m'invita à son appartement sans me le décrire. Il ne collectionnait rien du tout, racontait bien quelques fois un petit mensonge ou deux pour ajouter de l'éclat à nos conversations, mais tous ses amis étaient bel et bien en chair et en os. Et croyez-moi, c'est très réconfortant.

Aussi, quand récemment un hasard malicieux remplaça un moment Albert sur ma route, c'est simplement par pure civilité que je pensai d'abord à le saluer. J'étais à un arrêt d'autobus. J'attendais depuis quelques minutes, quand, me retournant, je crus reconnaître Albert derrière moi. Mais... était-ce bien lui ? Je me retournai

deux fois. C'était bien lui. Difficile de s'y tromper. Il n'y avait sûrement pas un autre homme dans le monde qui puisse être à la fois, aussi chauve, aussi petit, et aussi laid. Il me reconnut mais allait se contenter lui aussi du petit mouvement de tête qu'il avait amorcé pour me saluer quand, prise de curiosité, je lui fis face et le forçai de cette façon à engager avec moi une brève conversation.. Il vivait maintenant à Montréal... Travaillait comme vendeur pour une compagnie d'assurances... Il habitait toujours avec Myriam... (après toutes ces années j'apprenais enfin son nom !) Il ne peignait plus... pas l'temps ! fit-il, par contre Myriam peignait toujours... Elle était très connue... Elle avait tenu des expositions un peu partout... dans les meilleures galeries... Montréal... New York... Paris... Ses toiles étaient recherchées par les connaisseurs et elle gagnait beaucoup d'argent... Enfin, c'était une artiste remarquable... et il était très attaché à cette femme. L'autobus arrivait. Je montai. Je ne suis pas rancunière. Et comme j'étais moi-même heureuse, je n'étais pas fâchée qu'Albert le soit devenu aussi.

Mais comme j'allais tout juste franchir la porte de l'autobus, je crus entendre la voix d'Albert de nouveau. Me retournant une dernière fois pour l'écouter, je m'aperçus, stupéfaite, qu'il ne s'adressait pas à moi mais au banc vide sur le trottoir... J'entendis :

– Myriam... Armand... approchez !
Dépêchons-nous de monter dans l'autobus... Si nous ne voulons pas être obligés de faire le trajet debout...

Voilà donc, que moi qui croyais avoir réussi à débarrasser Albert de son personnage imaginaire... je l'avais tout juste amené à s'en créer un deuxième !

Cet ouvrage est le 45^e publié
dans la collection *Littérature d'aujourd'hui*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.